



Coup de jeune

sur les sommets !

Avant-propos

Le 12 septembre 2007, à Chambéry (Savoie), près de 400 participants répondaient présents à un colloque sur « les jeunes et la montagne » animé par une dizaine d'intervenants, spécialistes confirmés du milieu montagnard. La précision et la franchise de leurs propos – leurs témoignages, leurs convictions et leurs doutes aussi – donnent aujourd'hui aux actes de ce colloque un attrait inédit. Et précieux.

Car, au-delà des constats sévères exprimés ce jour-là sur le rapport des jeunes à la montagne et vice-versa – une forme de réquisitoire –, pointent bel et bien, avec passion et détermination, les pistes de réflexion et d'action pour demain.



Sommaire

- 03 Un colloque pour agir
- 05 Visiteurs plus âgés et moins nombreux
- 07 Des pratiquants massivement au-dessus de 30 ans
- 08 « Ça vous fait rêver, vous ? »
- 09 Des lois, des règlements...
- 11 Passif budgétaire et passeur culturel...
- 12 Sans appui, pas d'avenir ?
- 14 Portable et kasher
- 16 Retrouver les acquis de l'éducation populaire
- 17 Segmentation générationnelle...
- 18 Hébergement : priorité aux cadres supérieurs ?
- 21 Profiter de la pente... dans quel sens ?
- 23 Pression foncière
- 25 Une politique municipale volontariste
- 29 Revaloriser le groupe
- 31 La montagne sur Second Life ?
- 32 Favoriser l'émergence d'une pratique leader
- 34 Communiquer ensemble
- 36 Les participants



Un colloque pour agir

Allez, soyons francs : la lecture des actes d'un colloque, quel qu'il soit, a rarement été une partie de plaisir. Ceux-là même qui y ont participé se forcent le plus souvent à vérifier, dans le dédale des interventions, l'exactitude rassurante – ou « l'abominable interprétation » – de leurs propos.

On l'aura compris, si la Grande Traversée des Alpes – co-organisatrice () de la rencontre du 12 septembre 2007, à Chambéry, sur « les jeunes et la montagne » – a décidé d'en publier l'intégralité, c'est qu'elle y a vu une expression riche, diverse, compétente, inédite car foncièrement honnête, des constats, des doutes et des espoirs qui animent toutes celles et ceux qui travaillent à la reconquête des publics de montagne, particulièrement les jeunes. C'est aussi parce qu'en ce début d'année 2008, notamment en collaboration avec l'UCPA et avec le soutien tout particulier du Comité de Massif, une réflexion en profondeur est lancée sur ce thème, dont le rendez-vous savoyard aura constitué, de fait, l'avant-première.*

On remerciera donc tout particulièrement l'ensemble des intervenants qui se sont prêtés, en confiance, à cette libre expression.

Si la montagne a quelque chose à dire aux jeunes, elle a aussi – d'abord – à les entendre. C'est tout le pari des années à venir.

Bonne lecture !

La GTA

() avec la Fédération française des clubs alpins et de montagne (FFCAM), la Ville de Chambéry, Montanea, le parc national de la Vanoise et la Communauté européenne.*



Grande Traversée des Alpes

Guy CHAUMEREUIL - Merci d'avoir répondu à cette invitation, lancée, je le rappelle par Montanea, la Fédération française des clubs alpins et de Montagne et la Grande Traversée des Alpes, dont je salue par avance les deux présidents, Bernard MUDRY pour la FFCAM et Gérard BERTRAND pour la Grande Traversée des Alpes. Pour Montanea, André GILBERTAS, son président, nous rejoindra très vite dans la matinée. Cette réflexion est menée aussi avec l'appui du parc national de la Vanoise et de la Communauté européenne.

Allons-nous être capables ce matin, à Chambéry, de donner « un coup de jeune sur les sommets » ? Si certains d'entre vous pensent qu'en 4 heures de temps, nous aurons bouclé le sujet, ce n'est pas notre ambition. En revanche, je vous propose deux objectifs très précis qui, si nous les atteignons, donneront véritablement ce matin, je le pense, à Chambéry, le coup d'envoi d'une vraie grande réflexion sur ce thème des jeunes et de la montagne. Ces deux objectifs, ce pourrait être : premièrement, identifier le plus largement et le plus précisément possible les obstacles et les freins à l'approche de la montagne par les jeunes générations. Et quand je dis « le plus largement possible », cela consistera à ne pas forcément exprimer immédiatement ce qu'on croit savoir, mais plutôt d'ouvrir grandes les oreilles sur un certain nombre de témoignages ou d'éléments dont je pressens qu'ils seront souvent inédits. La montagne n'a aucune vocation à tourner en rond.

Deuxièmement, dégager les principaux axes de travail à mettre en œuvre pour parvenir à plus ou moins long terme à un rapprochement des deux univers. Donc, ce matin, pas d'étude marketing prête à l'emploi, ne l'attendez pas. A l'inverse, pas de recherche fondamentale non plus, on ne travaille pas ce matin pour dans trente ou quarante ans, mais pour un objectif qu'on peut fixer à dix ou quinze ans. Ce qui est sûr, en tout cas, et je dois dire que c'est un vrai bonheur de le constater, c'est que la mobilisation est en cours au-delà de cette matinée. Je citerais notamment France Montagne, qui réunit les professionnels de la montagne et qui lance un travail sur les classes de découverte ; l'Etat, à travers la Diact (Délégation interministérielle à l'aménagement et à la compétitivité des territoires) ; mais également les directions départementales Jeunesse et Sports, les départements, qui sont très en pointe sur ce travail. Et je veux citer tout de suite, pour ne pas avoir à l'oublier, Haute-Savoie Junior, qui fait un travail remarquable et dont, je crois, une des responsables est dans la salle. Mais aussi les départements de Savoie, des Hautes-Alpes, de l'Isère et j'en passe. Et puis les mouvements, bien sûr, comme l'UCPA dont nous entendrons le directeur du pôle Montagne dans un instant. De nombreux représentants de ceux que je viens de citer sont avec nous et j'espère avoir le temps bien sûr de leur donner la parole. Je citerais notamment Christian ROCHETTE pour France Montagne, Laurent BUISSON ou Jean-Jacques RITSCHARD pour la Diact, mais j'en oublie sûrement. Voilà pour ce préambule un peu long, mais il aura permis de définir ensemble les objectifs que nous nous fixons ce matin.

Je vous présente pour cette première table ronde¹, en excusant tout de suite Marc BATARD – Marc qui m'a fait savoir qu'il rentrait hier soir d'expédition –, Olivia NAFTEUR, directrice de l'association « En passant par la montagne », une association qui accompagne – on le verra –

¹ NDLR : une seconde table ronde aura également lieu ce 12 septembre à Chambéry et sera consacrée au dossier spécifique de l'accueil des jeunes en refuge. Elle fera l'objet d'actes ultérieurs



les jeunes en montagne. Marie AMELINE, journaliste à France Bleu Pays de Savoie et chroniqueur montagne de France Info, qui m'aidera à poser les questions qu'on n'aura peut-être pas... su poser ! Luc THIBAL, conseiller technique régional de la FFCAM. A ses côtés, Guy FABRETTI, directeur départemental de la Jeunesse et des Sports de Savoie, Hugues BEESEAU, directeur de la Mitra (Mission d'ingénierie touristique Rhône-Alpes), Louis-Marie LAIRET, directeur du pôle Montagne de l'UCPA. Nous attendons Thierry REPENTIN, sénateur de Savoie, qui rentre du pôle Nord, me semble-t-il, et Michel BOUVARD, qui arrivera en milieu de matinée de Paris, qui est député de Savoie et président du comité de Massif. Ensuite, nous avons Cédric LARCHER, du site kairn.com, Pascal CAVORET, guide de haute montagne, Gilles CHAPPAZ, directeur adjoint, à mes côtés, de la Grande Traversée des Alpes. Et Dominique GIARD – et nous arrivons au fait –, responsable du pôle Découverte-Aménagement du parc national de la Vanoise.

Première étape de cette réflexion, qui sera suivie, vous le savez, d'une deuxième table ronde plus thématique sur les jeunes en refuge : vérifier d'abord si la question qu'on se pose ce matin est justifiée ! Chiffres en main, les jeunes ont-ils bel et bien un problème avec la montagne ? Pour commencer, Dominique GIARD et ensuite, Louis-Marie LAIRET pour l'UCPA.

Visiteurs plus âgés et moins nombreux...

Dominique GIARD - Merci Guy et bonjour à tous et à toutes. Donc je dois, à la demande des organisateurs, vous présenter quelques chiffres issus de l'enquête de fréquentation 2006 du parc national de la Vanoise, enquête qui a été réalisée techniquement par le cabinet Altimax, ici représenté, avec le concours financier de la région Rhône-Alpes et également du programme Leader Plus Maurienne dans le cadre notamment de la mise à contribution de modes de comptage automatiques pour l'estimation des flux, que ce soit comptage routier ou comptage pédestre. Donc je ne m'étends pas sur la méthodologie : on a une quinzaine de sites, on compte les véhicules qui arrivent, on compte les personnes qui arrivent dans les véhicules, on compte les gens sur les sentiers... je vous passe les détails... Et on interroge des visiteurs – un échantillon que l'on espère représentatif. Et on a donc interrogé, en l'occurrence, 1545 visiteurs âgés de 15 ans et plus. La nuance a de l'importance, puisque la répartition des classes d'âges que vous allez voir dépend de cette limite inférieure. Mais je donnerai quand même des indications sur les moins de 15 ans.

« En clair, la fréquentation tend à devenir une fréquentation d'adultes relativement âgés, voire de seniors. Ce qui peut être intéressant sur le plan économique, mais qui nous interpelle tout de même au niveau du renouvellement de cette fréquentation... »

Dominique GIARD,
Parc national de la Vanoise

Alors d'abord, les flux. Globalement, on dispose de trois enquêtes de fréquentation auxquelles on peut se référer : 1996, 2001 et 2006. On voit globalement que les visites au total, en bout de route, quelle que soit l'activité des gens sur ces bouts de route menant au Parc, ont tendance à baisser, puisqu'on passe de 822 000 à 720 000 en l'espace de dix ans.



Les visites pédestres (donc les gens qui vont au-delà des parkings, qui marchent dans le cœur du Parc ou en direction du cœur du Parc), là aussi ont connu une baisse, de 400 000 à 350 000 pour simplifier. Avec un poids des randonneurs et promeneurs qui, lui, avait sensiblement baissé en 2001. De fait, on repère grosso modo que la moitié des personnes qui viennent sur les sites bouts de route en direction du cœur du Parc... marchent effectivement à plus de 10-15 minutes du parking. Ça veut dire, inversement, qu'il y a aussi pas mal de personnes dites « contemplatives », donc non-marcheurs, dans la fréquentation totale. L'effectif moyen des groupes, donc le nombre de personnes par véhicule, est un petit peu inférieur à 3 personnes, soit exactement 2,73 personnes.

Vous avez ensuite un histogramme qui montre l'évolution de la répartition de l'échantillon de visiteurs, donc 1 500 visiteurs interrogés sur un peu plus de 700 000 visiteurs, un échantillon qui est bien représentatif, à plus ou moins 1% par rapport aux valeurs indiquées. En vert clair, les chiffres de 1996, en vert moyen, les chiffres de 2001 et en vert foncé, les chiffres de 2006. Et là, qu'est-ce qu'on voit très clairement ? C'est que la population des visiteurs vieillit – quand on considère les plus de 15 ans – et notamment avec une forte érosion des classes d'âge 15-24 ans, 25-34 ans et même 35-44 ans, au profit des classes d'âge supérieures, notamment 55-64 ans et même 65 ans et plus. En clair, la fréquentation tend à devenir une fréquentation d'adultes relativement âgés, voire de seniors. Ce qui peut être intéressant sur le plan économique, mais qui nous interpelle tout de même au niveau du renouvellement de cette fréquentation. Avec un âge moyen qui est de 49 ans en 2006 alors qu'il était de 42 ans en 1996 (toujours sur les mêmes tailles d'échantillon). Et surtout, une chute des 15-24 ans en l'espace de dix ans qui sont passés de 11% à 4%. Donc là, vraiment, je crois qu'il y a matière à discussion par rapport au sujet de ce jour. J'ai oublié de dire au début qu'il s'agissait bien d'un espace particulier – le parc national de la Vanoise –, mais qu'il nous semblait que l'évolution sur cet espace reflétait assez bien les tendances d'ensemble sur la montagne d'été en général. Alors, il y a le vieillissement d'un côté, il y a également la concentration, je dirais, des profils socio-économiques des visiteurs, puisqu'on voit une assez forte représentation des retraités (avec 24%), des professions intellectuelles supérieures, des cadres moyens et une assez faible représentation des ouvriers, des étudiants et autres classes socioprofessionnelles. Donc, on a un niveau qui est encore plus élevé en 2006 qu'en 2001, avec une proportion accrue de professions intellectuelles supérieures et de cadres, et également des enseignants, qui sont très bien représentés, ce qui peut être considéré comme intéressant en termes de relais vis-à-vis des jeunes, quelle que soit la localisation ou la région d'origine. Et une hausse, encore une fois – mais ça, c'est lié à l'âge –, des retraités.

Vous avez ici, maintenant, la répartition par taille des groupes. On a demandé aux gens s'ils étaient venus à deux, en famille, en groupe, hors cadre familial, seuls, etc. Donc, on a une répartition qui est dominée par les couples et par les familles, avec 23% de la population totale des visiteurs interrogés qui sont accompagnés d'enfants – étant considérés comme enfants les moins de 15 ans qui, eux, ne sont pas enquêtés pour des raisons méthodologiques. Et en fonction de ces chiffres, à la fois de pourcentage de visiteurs accompagnés d'enfants et de taille moyenne des groupes, on peut estimer que la proportion d'enfants sur la population totale qui fréquente le Parc est d'environ 11%, ce qui représenterait environ 80 000 visites par an de jeunes âgés de moins de 15 ans.



Et enfin, je terminerai sur l'évolution des pratiques, quel que soit l'âge des visiteurs – puisque là on est sur l'ensemble de la population –, avec, toujours entre 1996 et 2006, une augmentation de la proportion de la promenade dans l'activité déclarée sur un choix proposé par les visiteurs interrogés. Augmentation de la promenade, baisse de la course d'alpinisme, qui passe de 4% à 2%. Augmentation légère des autres pratiques, qui peuvent être la pêche, le VTT – parce qu'il y a des itinéraires autorisés aux VTT – et autres pratiques relativement marginales, finalement, par rapport à la promenade et la randonnée qui dominent assez largement. Sur les motivations de l'ensemble des visiteurs – là on ne peut pas vraiment sous échantillonner les jeunes compte tenu de la taille de l'échantillon –, la détente domine largement, puisque la motivation « se détendre » domine, devant la motivation « découvrir la nature », « découvrir le site » – la motivation « faire du sport » n'intervenant qu'en quatrième position. Et enfin, après l'effort, le réconfort. Je vous remercie de votre attention et j'espère que ces chiffres auront pu alimenter la suite des débats, que j'espère riches et fructueux.

Des pratiquants massivement au-dessus de 30 ans

Guy CHAUMEREUIL - Dominique, merci. Alors, précisons qu'actuellement, on n'a pas d'étude nationale sur ce thème, ce ne sont que des éléments, partiels mais validés, que nous apportons à votre réflexion. On peut rapprocher ce que dit Dominique de la situation du parc des Ecrins qui connaît à peu près le même phénomène pour les jeunes. Je crois que l'âge moyen des visiteurs du parc national des Ecrins a augmenté de 12 ans sur 22 ans (là, la période est peut-être plus longue). Pour le Mercantour, me semble-t-il, c'est à peu près la même chose. Et dans une étude qu'il a réalisée pour le compte de la GTA, Matthieu DUSSOLIER confirmait à la fois la montée des jeunes retraités et la baisse des couples qui viennent avec enfants en montagne. Alors évidemment, c'est encore aggravé par la baisse générale de la fréquentation globale de la montagne. Louis-Marie LAIRET, pour l'UCPA, en deux mots, que disent les chiffres ?

Louis-Marie LAIRET - Oui, alors je vous donne les chiffres des filières pour les pratiquants de la montagne. Sur les raids et randonnées, en 5 ans, on enregistre, à l'UCPA, une baisse d'environ 35%, en passant de 9 700 pratiquants à 6 300 pratiquants. Sur l'alpinisme, on a une baisse également. Après, on peut faire dire aux chiffres tout ce qu'on veut, parce que les programmes ne sont pas toujours exactement les mêmes. Mais ce qui est important, c'est de prendre en compte la tendance plus que de prendre les chiffres en eux-mêmes. Quand on a une tendance de - 5%, ce n'est pas pareil qu'une tendance de - 30%. Alors après, qu'on soit à 100 près, ce n'est pas très important. Sur l'alpinisme, on a baissé de 30% en 8 ans. Sur le canyon, on a baissé d'un peu plus de 30% également en 8 ans. Et sur l'escalade, on a une érosion de 7% en 6 ans. En revanche, il y a quand même du soleil dans la grisaille, avec une croissance de la multi-activités en montagne, donc là, c'est plus un panaché d'activités...

« La montagne n'a pas qu'un problème avec les jeunes, elle a également un problème avec les femmes. Alors, si en plus, elle a un problème avec les femmes jeunes, là, ça va compliquer la chose ! »

Louis-Marie LAIRET,
UCPA



Guy CHAUMEREUIL - La multiactivité fait donc recette ?

Louis-Marie LAIRET - C'est ça. Là, on a plus de 100% de mieux en 7 ans. On a également une croissance du VTT de descente, mais qui, elle, est relativement récente. Si tant est qu'on accepte collectivement de mettre le VTT de descente dans des activités de montagne. Ce qui est important de constater, c'est qu'on a des disparités aussi dans la répartition des tranches d'âge. Alors, là encore, les chiffres sont à prendre avec prudence, parce que je compare une tranche d'âge 18-25 ans qui est donc sur 7-8 ans, avec une tranche d'âge qui est 30-40 ans. Mais ça donne aussi un petit peu l'image. En alpinisme, on voit bien que le gros de l'alpinisme est porté par les 30-40 ans avec 47%, alors que les 18-25 ans ne représentent que 20%. Sur le canyon, on est à 29% pour les 18-25 ans et à 37% pour les 30-40. En escalade, 23% pour les 18-25 et 43% pour les 30-40. Et 13% en randonnée contre 57% pour les 30-40. Je pense que ce qu'il est aussi important de préciser, c'est que la montagne n'a pas qu'un problème avec les jeunes, elle a également un problème avec les femmes. Alors, si en plus, elle a un problème avec les femmes jeunes, là, ça va compliquer la chose ! Sur l'alpinisme, la pratique masculine est à 68%. Sur le canyon, à 60%. Sur l'escalade, à 56%. L'inversion ne se trouve qu'au niveau de la randonnée, où là, on est à 60% de femmes.

Guy CHAUMEREUIL - D'accord. Merci Louis-Marie. On reviendra bien sûr à toi dans un instant et à tous ceux qui m'entourent. Voilà les éléments dont on dispose. Il peut y en avoir d'autres qu'on a oubliés, mais ça, c'est vraiment des éléments de première main, qui ne sont pas tellement diffusés, finalement. Evidemment, on a dit beaucoup de choses sur les raisons réelles ou supposées de la désaffection ou du désamour latent des jeunes pour la montagne. On le sait, il existe des études – pas tant que ça, encore, mais il y en a –, des chercheurs qui travaillent là-dessus, et puis il y a le ressenti de chacun d'entre nous qui, globalement, dans cette salle, avons un rapport un peu plus étroit avec la montagne. Ce qu'on dit souvent – et Marie-Ameline de France Info ne me contredira sans doute pas – de manière un peu rapide et un peu caricaturale, c'est que la montagne, qui porte des valeurs d'endurance, d'effort, n'est pas en phase avec la société d'aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ?

« Ça vous fait rêver, vous ? »

Marie AMELINE - C'est ce qu'on dit d'habitude et c'est encore plus vrai pour les jeunes. Moi, ce qui me frappe au fil de mes rencontres et de mon vécu de maman avec des enfants, c'est que ce qu'on propose aux jeunes, ça ne les fait pas rêver. Et le contraste est d'autant plus frappant pour moi entre ce qu'on propose aux jeunes l'hiver et ce qu'on propose aux jeunes l'été. C'est-à-dire que l'hiver – alors là, peut-être à outrance –, on leur montre de la glisse, du plaisir, de la vitesse, de la convivialité... toutes ces choses auxquelles le jeune va adhérer spontanément. Et puis l'été, ce qu'on met en avant, c'est l'authenticité, le bien-être, l'élévation intérieure... Bref, je ne sais pas s'il y a beaucoup de jeunes – et on parle peut-être plus des 15-25 – qui vont venir là-dessus !

Guy CHAUMEREUIL – Merci, Marie, pour cette première réaction et je profite de ta présence pour remercier aussi tous les journalistes qui sont notamment dans cette salle et qui suivent



de très près les évolutions de la montagne. Je veux parler notamment de Jacques LELEU au Dauphine Libéré, de Cédric LARCHER pour kairn.com, de l'équipe de Montagne Magazine et j'en oublie sûrement – qu'ils m'excusent. Ce n'est pas de la langue de bois, je pense que c'est important que des gens comme vous continuiez dans un milieu pas facile – je parle de l'ambiance générale en France vis-à-vis de la montagne – à parler de cette montagne.

Marie AMELINE - Je voudrais juste ajouter, Guy, et c'est pour rebondir sur ce que nous a présenté Dominique GIARD, que j'ai trouvé très révélatrice aussi la composition socio-culturelle des gens qui fréquentent le parc de la Vanoise, mais on peut élargir ça aux massifs montagneux. On voit une montagne très intello, l'été. Les gens qui viennent en montagne – et je pense aux familles –, ce n'est pas, on l'a vu, l'ouvrier, ce n'est pas le commerçant. En tout cas, quand le jeune en famille entend dire qu'en montagne, on va s'élever intérieurement, qu'il va falloir faire de gros efforts, qu'on va en baver, c'est dangereux... Toutes ces choses-là, ça ne va pas faire venir les jeunes, certes, mais ça ne va pas faire venir non plus les familles. Et si les familles ne viennent pas avec de jeunes enfants, si l'enfant ne vient pas une fois en montagne avec ses parents quand il est petit, il n'aura pas spontanément envie d'y venir adolescent.

« Lorsqu'on parle de montagne et de jeunes dans des textes législatifs (...), c'est souvent à propos de sécurité, ou en référence à des problématiques telles que... la pédophilie ou les règlements d'urbanisme ! Avec ça, on ne fait pas vraiment kiffer les jeunes, si je puis prendre cette expression... »

Thierry REPENTIN,
sénateur

Guy CHAUMEREUIL - Eh bien, creusons encore davantage avec nos autres intervenants. Ouvrons – je l'ai dit – l'éventail complet de notre champ de réflexion. Thierry REPENTIN, sénateur, je vous prends un petit peu au saut... non pas du lit, mais de retour d'une mission au Groënland. Juste une première réaction d'un parlementaire : ce rapport des Français à la montagne et ce rapport notamment des jeunes à la montagne, au-delà de la dimension économique, c'est un problème de société, non ?

Des lois, des règlements...

Thierry REPENTIN - Oui, une petite réaction. Moi, ce que j'entends depuis quelques minutes, c'est qu'on est sur une chute de la fréquentation, sur un public plutôt vieux, masculin et lorsqu'il n'est pas vieux et masculin, il est plutôt bobo. J'espère que ce n'est pas pour ça que vous me donnez le micro, en étant sénateur et en ayant cette image qui accumule tous ces qualificatifs.

Guy CHAUMEREUIL - Non, c'est plutôt en tant que représentant du peuple. Est-ce que ça peut poser un problème sociétal, finalement – pour ce qu'on sait des valeurs de la montagne –, que les jeunes pour l'instant boudent cette montagne ?



Thierry REPENTIN - J'espère qu'on y viendra dans la discussion, mais ça pose un vrai problème par rapport à la connaissance d'un territoire qui couvre une grande partie du territoire national, qui est de plus en plus méconnu et qui – il faut faire attention – n'est pas méconnu exclusivement dans les grands centres urbains. Il faudra aussi se poser la question de savoir si vraiment – y compris dans la fréquentation locale – nos propres jeunes pratiquent effectivement la montagne et pourquoi ils ne la pratiquent pas. Par ailleurs, c'est vrai que – je le vois, moi, comme parlementaire – la montagne même est très méconnue, y compris à travers l'évolution de textes législatifs. Et malheureusement – et j'y reviendrai sans doute tout à l'heure –, lorsque l'on parle de montagne et de jeunes dans des textes législatifs et réglementaires au niveau national, c'est souvent à propos de problématiques de sécurité, de pédophilie aussi, ou encore de règlements d'urbanisme, ce qui fait que l'approche jeunes et montagne se fait souvent par des choses très restrictives. Il faut sans doute inverser la logique des choses, ouvrir pour expliquer que la montagne, c'est aussi des lieux d'épanouissement. Sauf que pour le coup – je rejoins la journaliste –, c'est qu'aujourd'hui on ne fait pas vraiment kiffer les jeunes (si je puis prendre cette expression) avec la façon dont on la vante. Il y a sans doute à organiser une offre spécifique pour eux. Et je suis ravi, parce que je voulais intervenir tout à l'heure sur le problème de la multi-activité, il faut aussi organiser l'offre pour faire comprendre aux jeunes qu'ils ont intérêt à y aller.

Guy CHAUMEREUIL - Je précise que je vous ai également donné la parole parce que vous pratiquez vous-même la montagne et notamment l'alpinisme. Donc c'est quelque chose que vous connaissez bien. Allez, on y va. On l'a dit – et il faudra le redire lors de cette matinée –, il n'y a pas les jeunes, il y a des jeunes. Deux exemples, deux témoignages : ceux de Cédric LARCHER et d'Olivia NAFTEUR. D'abord, peut-être, le témoignage de Cédric, qui a créé le site kairn.com et qui passe, je crois, six mois de l'année en Patagonie, donc il pourra aussi nous dire comment ça se passe là-bas. Cédric, tu vis dans un milieu de jeunes qui veulent faire de la montagne, ou qui y sont plus ou moins sensibilisés. Il n'empêche, les obstacles ou les freins, il en existe déjà dans cette catégorie-là. Et après, on parlera de ceux qui n'ont pas du tout l'intention d'aller en montagne et qui s'y retrouvent un jour... presque malgré eux !

Cédric LARCHER - Effectivement, les personnes que je côtoie sont plutôt des gens que la montagne attire, mais qui souvent ne savent pas comment faire le premier pas. Il s'agit quand même d'un milieu qui, contrairement à la plage, demande des tickets d'entrée élevés. Que ce soit au niveau financier – il est évident que le matériel n'est pas le même qu'un simple maillot de bain pour aller au bord de mer – ou par rapport aux pratiques. C'est-à-dire qu'il est difficile de se lancer tout seul dans la montagne, surtout quand on entend régulièrement dans les médias tous les accidents qu'il peut y avoir. Il est difficile de se lancer à faire une randonnée autour du mont Blanc ou à faire de l'alpinisme ou du canyon de son côté, sans une aide extérieure, une aide professionnelle ou une aide fédérale...

Guy CHAUMEREUIL - Ou associative...

Cédric LARCHER - Ou associative, voilà. Et c'est un petit peu un point que je voulais soulever : c'est qu'actuellement, les jeunes qui veulent pratiquer la montagne ne trouvent pas le relais nécessaire pour aller en montagne. C'est-à-dire qu'autrefois, dans les clubs de



montagne et d'escalade, on trouvait des gens qui avaient déjà pratiqué, qui échangeaient avec les jeunes. Ceux qui redescendaient de course un petit peu avec le regard brillant en disant : « Ce qu'on a fait ce week-end, c'était extraordinaire ! Si tu veux venir avec nous le week-end prochain, viens, on t'apprend. » Ça, on a de plus en plus de mal à le trouver. Alors, il y a des raisons législatives, il y a des raisons de bénévolat, etc. Mais on a de plus en plus de mal à trouver une solution dans les clubs, au moins dans les clubs de plaine. Donc, c'est vraiment un problème.

Passif budgétaire et passeur culturel...

Guy CHAUMEREUIL – On cible donc là 2 types d'obstacle : 1, l'économie (l'économie du produit, l'économie de la pratique) et 2, l'absence – on y reviendra à plusieurs reprises d'ailleurs – de passeurs. Aujourd'hui, il n'y a plus de passeurs, il n'y a plus de réseau. Il y en a peut-être d'autres, en revanche, de nouveaux dont il faudra parler.

Cédric LARCHER,
kairn.com

« ...Cette volonté aussi qu'ont les jeunes de vouloir optimiser leurs sorties : aller en montagne, c'est incertain au niveau de ce qu'on va rapporter. Et donc, faire des kilomètres, quand ces kilomètres coûtent cher et qu'on n'est pas sûr du résultat... »

Cédric LARCHER - Alors, l'économique, il a toujours plus ou moins toujours existé, ce n'est pas un facteur nouveau. La situation économique des jeunes fait qu'ils ont peut-être un petit peu plus de mal maintenant, mais enfin, c'est quand même quelque chose qui a toujours existé. Par contre, ce phénomène de passeur, c'est effectivement quelque chose qui manque cruellement depuis une vingtaine d'années dans le milieu de la montagne. Après, dans les autres éléments qui pourraient jouer fortement, c'est le rôle de modèle : quand on parle de montagne actuellement, on parle principalement de faits divers, ou alors de performances absolument extrêmes. On pense à Jean-Christophe LAFAILLE, on pense à des gens comme ça pour l'alpinisme. Sur la randonnée, quand on cite les derniers faits qu'il a pu y avoir au niveau montagne, la première chose qu'on me cite, c'est les « randonneurs de la Vanoise », ceux qui s'étaient perdus ! Bon... Il y a quand même des belles choses qui sont faites, sans parler de haut niveau, sans parler forcément de contemplatif, mais il y a moyen de faire rêver les jeunes et si on arrive à les faire rêver – comme vous disiez tout à l'heure au niveau de l'hiver avec la glisse –, ce n'est pas vraiment sur les pratiques de l'été.

Guy CHAUMEREUIL - On reviendra tout à l'heure – notamment avec Louis-Marie – sur cette absence de passeurs. Cela dit, les passeurs, il y en a des nouveaux, notamment ton site, qui est une forme de passage aussi par lequel tu transmets une passion. Je voudrais revenir quelques instants avec toi quand même sur l'aspect économique. Tu me disais en préparant cette matinée : « Bien sûr, il y a l'équipement... » Je salue d'ailleurs un certain nombre de directeurs de firmes, ici, qui sont présents et ça nous touche énormément. J'en profite également, d'ailleurs – parce que j'ai oublié tout à l'heure – pour parler de l'initiative de



Claude BORANI et du magazine Escape... Parce que si on oublie Escape là-dedans, qui est un magazine gratuit, on oublie aussi une forme de passage vis-à-vis des jeunes. Mais tu me disais, l'autre jour : « Il y a à la fois l'équipement, et à la fois tout simplement le coût de l'essence, par exemple. » Ça commence à être un problème ? Enfin, le coût des transports en général ?

Cédric LARCHER - Il faut dire ce qui est, il y a encore des difficultés à pouvoir se rendre dans un certain nombre d'endroits pour pratiquer la montagne. Chamonix, ça va, il y a le train de nuit depuis Marseille, depuis Paris... Enfin bon, il y a des possibilités de monter. Quand on veut aller dans les Ecrins, ça devient déjà nettement plus complexe et à des prix qui sont rébarbatifs. Et puis ça me permet de pointer du doigt un autre problème, qui est cette volonté qu'ont les jeunes... je dirais... ça dépend de ce qu'on appelle les jeunes, mais au moins jusqu'à 40 ans, de vouloir optimiser, en fait, leurs sorties. C'est-à-dire que quand on va faire un tour en falaise, on regarde la météo, on va à une heure de chez soi, on fait son petit tour de falaise, on est sûr de se faire plaisir et de ramener quelque chose. Aller en montagne, c'est beaucoup plus incertain au niveau de ce qu'on va rapporter. Et donc faire des kilomètres, quand ces kilomètres coûtent cher et qu'on n'est pas sûr du résultat... C'est-à-dire qu'on est trop sur une recherche de finalité, de faire une randonnée, de faire un sommet, que sur une recherche d'être en montagne simplement. Si donc, au retour d'un week-end, on te demande : - « Qu'est-ce que tu as fait ? », - « Ben... J'ai été me balader en montagne, mais j'ai pris la pluie et ce n'était pas ça... », ça ne va pas être encourageant.

Sans appui, pas d'avenir ?

Guy CHAUMEREUIL - En quelque sorte, « j'ai dépensé pour rien. »

Cédric LARCHER - « J'ai dépensé pour rien. » Ce n'est pas du tout valorisant.

Guy CHAUMEREUIL - Elles sont présentes, ces discussions, dans le milieu que tu côtoies, ce dont tu nous témoignes ?

Cédric LARCHER - C'est présent à tel point que certains alpinistes, même de haut niveau, utilisent les routeurs météo et je pense que le serveur météo est consulté de manière assez impressionnante par tous les pratiquants de montagne – et il y en a de plus en plus. Il y a des sites Internet – comme camp-to-camp – qui donnent les conditions au jour le jour et c'est de plus en plus consulté : « Est-ce que je vais prendre un but parce que la rimaye est ouverte ou est-ce que je vais prendre un but parce que le chemin est fermé ou autre... » (Là, je parle un petit peu plus d'alpinisme que de montagne au sens large). Et puis après, on a carrément des choses à l'extrême. Je pense à Christophe DUMAREST et Aymerick CLOUET, qui, carrément, ont prévu leur expédition à partir du moment où ils ont eu le créneau météo. C'est-à-dire qu'ils partent pour une destination qui n'est pas de très haute altitude (en l'occurrence l'Alaska), ils attendent que le routeur météo leur dise : « Dans quinze jours, il va faire beau. » Et à ce moment-là, ils prennent le billet pour partir. Donc, de plus en plus, les décisions se font au dernier moment pour rentabiliser. Les réservations de refuges, par



exemple, se font au dernier moment et sont annulées très souvent. Les billets de train, pareil, se prennent en dernière minute. Enfin, tout se fait en dernière minute...

Guy CHAUMEREUIL - Alors, on sait que le milieu de la montagne..., des pratiquants, des jeunes pratiquants de la montagne, n'est pas très favorable à ce genre de démarche, mais est-ce que cela se traduit par des revendications précises et auprès de qui ?

Cédric LARCHER - Non. C'est-à-dire qu'il y a ceux qui connaissent les réseaux et qui savent en user pour optimiser justement leurs sorties, qui vont – on va le dire – à Chamonix plutôt qu'ailleurs, parce qu'il y a des téléphériques et que ça optimise. Ça permet de faire une course à la journée au lieu de prendre trois jours et de prendre le risque de prendre un bus sur une durée importante. Mais en général, c'est plutôt : « Ah ben non, ça ne fait pas, donc on va faire autre chose. »

Guy CHAUMEREUIL - D'accord. On va passer la parole à Olivia dans un instant, mais d'abord, Luc THIBAL, au nom de la FFCAM, tu côtoies aussi des jeunes qui veulent pratiquer la montagne . Quelles sont tes réactions à ce que vient de dire Cédric ?

Luc THIBAL - Disons que la Fédération ne compte pas sur un renouvellement naturel des générations et met en place depuis quelques années une politique volontariste envers les jeunes...

Guy CHAUMEREUIL - ... Qui se traduit par un bon résultat, d'ailleurs, parce qu'on en compte, je crois, 1 000 de plus cette année ?

Luc THIBAL - Oui, on a une augmentation de + 25% sur les moins de 18 ans. Et pour aller plus loin, la Fédération a mis en place, l'an dernier, des Ecoles d'aventure qui sont des structures destinées à faire découvrir aux jeunes les activités de montagne, à les former, pour leur en faciliter l'accès. Et on a une réponse très favorable des clubs, parce qu'on a 24 clubs en Rhône-Alpes, par exemple, qui ont créé des Ecoles d'aventure. Bon, je pense qu'on arrivera vraiment, après plusieurs années d'existence, à proposer des activités de montagne de façon ludique.

Guy CHAUMEREUIL - Plus globalement, est-ce que tu ressens les mêmes choses que Cédric ? Problèmes économiques, problèmes de rentabilité maximum ? On fait au plus juste pour bénéficier du meilleur possible ?

Luc THIBAL - Oui, absolument. Là, je suis tout à fait d'accord sur les constats. J'ai fait un premier bilan avec certaines Ecoles d'aventure cette année. Et, en fait, on s'aperçoit que, par exemple, les moyens financiers, les problèmes de transport, les problèmes de matériel sont vraiment importants à résoudre pour la mise en place des activités de montagne.



Guy CHAUMEREUIL - Dans le cadre de la Fédération, bien sûr, elle fournit des équipements. Mais est-ce que le coût de l'équipement quand on fait seul de l'escalade, de l'alpinisme, voire même de la randonnée, paraît discriminant ou pas ?

Luc THIBAL - C'est un frein. C'est un frein vraiment chez les jeunes. Je pense notamment en ski de montagne, où on essaie de mettre en place des activités pour les jeunes, mais rien que le coût de la location, qui est très important, ne permet pas facilement de mettre en place ces activités.

Guy CHAUMEREUIL - D'accord. On reviendra à toi, bien sûr, aussi. Olivia, deux mots peut-être, très vite, sur l'association « En passant par la montagne ». Juste pour qu'on sache bien à qui on s'adresse. Vous vous occupez de jeunes qui, à l'origine, sont d'un autre univers et n'ont pas du tout, un jour, formulé le désir d'aller en montagne.

Portable et kasher

Olivia NAFTEUR - Donc, l'association a été fondée il y a 12 ans par Marc BATARD et sa vocation est d'accompagner des structures sociales de toute la France pour emmener des jeunes dits « en difficulté » (difficultés sociales, handicap) en montagne, et plus particulièrement sur des projets basés sur l'alpinisme.

Guy CHAUMEREUIL - Alors eux, à l'origine, la montagne... « connais pas et pas envie d'y aller ! ». Quels sont, très concrètement, les obstacles ou les freins au fait de se dire un jour : « Tiens, j'ai entendu parler de la montagne et je vais y aller. » Après, on reviendra dans un deuxième temps sur ce qu'ils pensent une fois qu'ils sont là-bas. Mais d'abord, les freins et les obstacles.

« Ce qu'on remarque depuis dix ans, c'est l'évolution des addictions citadines. On a des jeunes qui sont nés dans des milieux urbains, dont les parents sont sans doute nés dans les milieux urbains, et même les grands-parents. On arrive en refuge : qui s'adapte ? Le jeune ? Le refuge ? Qui fait le pas et où trouver l'équilibre ? »

Olivia Nafteur,
En passant par la montagne

Olivia NAFTEUR - Alors, ce qui est particulier, c'est qu'effectivement, on accueille à peu près 300 jeunes sur une année. Mais moi, je rejoins Cédric sur le rôle de passeur. C'est-à-dire qu'à la base de ces projets, les jeunes n'ont pas du tout l'idée de ce que peut être la montagne, ils n'ont pas du tout envie d'y aller. Même le travailleur social n'a qu'une petite idée, peut-être une vision très restreinte, de ce que peut être la montagne. En revanche, il va aller chercher un passeur, qui va lui donner les codes. Voilà, je pense... que la montagne, c'est une culture, des codes : le refuge, les vêtements, les activités qu'on peut y pratiquer. Donc, le rôle de l'association, c'est d'apporter toutes ces clés de lecture pour permettre au travailleur social d'emmener son groupe de jeunes dans les conditions de sécurité maximales



bien sûr. Et effectivement, on lui fournit l'équipement entier, on le prête. Parce que s'il n'y avait pas ça, aucune structure sociale n'est capable de louer actuellement un équipement d'alpinisme ou un équipement même de raquettes sur les randonnées hiver.

Guy CHAUMEREUIL - En préparant également avec toi cette matinée, tu m'as donné quelques exemples qui m'ont un petit peu surpris, que j'ai trouvé extrêmement pertinents, en clair, un certain nombre de raisons pour lesquelles les jeunes ne veulent pas venir en montagne... et auxquelles on ne pense pas forcément !

Olivia NAFTEUR - Effectivement, on travaille avec un public dit « en difficulté », mais ça reste des adolescents avant tout. Et ce qu'on remarque depuis dix ans, c'est l'évolution des addictions, je dirais, citadines. On a des jeunes qui sont nés dans des milieux urbains, dont les parents sont sans doute nés dans les milieux urbains, et même les grands-parents. Voilà, il faut prendre ça en considération : ce sont des jeunes qui arrivent en montagne et la première question, pour eux, sera de savoir s'il y a l'électricité pour brancher le portable ? Est-ce qu'il y aura la télé pour regarder l'émission du samedi soir ? Cet été, on s'est retrouvé avec des jeunes qui regardaient Canal+ sur leur portable en refuge. Voilà. Même problématique sur l'alimentation des jeunes. On s'est retrouvé avec des jeunes qui ont des régimes kasher, hallal, qui sont Français. Comment nous adaptons-nous ? On va en refuge, est-ce que le refuge s'adapte ? Est-ce que le jeune s'adapte ? Qui fait le pas et où trouver l'équilibre ? Parce que ça, c'est un vrai frein à partir du moment où c'est dans leur culture, c'est une tradition. Qui fait le choix ?

Guy CHAUMEREUIL - Alors, c'est vrai que ça peut éventuellement nous faire sourire, et c'est d'ailleurs la première réaction que j'ai eue quand on a préparé avec toi cet entretien. Peut-être que la montagne est un des derniers endroits en France où parfois, au détour d'un ruisseau, d'une vallée, le portable ne passe pas. Quant aux problèmes d'alimentation que tu poses, je crois que c'est la première fois qu'on les évoque dans un débat consacré à la montagne. Quand tu dis : « Il y a deux cultures, il y a deux mondes », est-ce que tu as d'autres exemples ? Je souhaiterais que tu poursuives peut-être un peu là-dessus.

Olivia NAFTEUR - Non, mais en réfléchissant un petit peu, je m'étais dit : « Eux, leur point de rendez-vous, c'est au Mac Do. » Il y a quelques années en arrière, les adolescents, leur point de rendez-vous, c'était autour d'un barbecue dans un coin de campagne où on était tranquille. Donc, il faut aussi comprendre dans quelle culture et dans quel monde ils vivent pour pouvoir les amener à autre chose. Parce que moi, par contre, je pense qu'il y a vraiment ce rôle de passeur et d'explications à mener. Et je pense que les valeurs qui sont à la montagne (l'authenticité, l'engagement...) c'est des valeurs qu'il faut préserver. Et partager avec eux.

Guy CHAUMEREUIL - Alors, encore un mot, après on parlera tout à l'heure de leurs réactions une fois sur place. Mais quand on leur dit : « Vous allez partir en montagne », quelles sont leurs réactions ?

Olivia NAFTEUR - Je pense que la première question, c'est : « Pour quoi faire ? » Voilà. Qu'est-ce qu'ils vont aller faire en montagne ? Enfin, notre association est installée dans la



vallée de Chamonix (que je trouve d'ailleurs bien citadine par rapport à d'autres vallées de montagne !). Ils arrivent là : « Où est-ce qu'on est ? » Ça ne ressemble à rien par rapport à leur quotidien. Il faut imaginer que ce sont des jeunes de milieu urbain... Voilà, donc au niveau construction, c'est différent. Il y a ces montagnes qui sont là et c'est très, très angoissant pour eux. Il ne faut pas du tout imaginer qu'ils vont arriver en disant : « Ouais, super, on est face au mont Blanc, c'est le plus beau site du monde ! » Vous imaginez, vous, on vous.... enfin, quand vous perdez vos repères, est-ce que vous n'êtes pas angoissé ? Par contre, ils viennent là parce qu'il y a quelqu'un qui les y a amenés. Je veux dire, ils ne viendraient pas..., ce n'est pas de leur fait, ce n'est pas leur idée.

Retrouver les acquis de l'éducation populaire

Guy CHAUMEREUIL - Pas de passeurs, pas de jeunes en montagne, donc. Pour toi, en tout cas. Et avec ceux dont tu as la charge... Alors, Louis-Marie LAIRET, à l'UCPA, on est avec des jeunes qui ont vraiment voulu venir, on ne les a pas forcés ou poussés, c'est clair. Ils payent même pour venir. Ils viennent et ils pratiquent. Par rapport à ça, quelle réaction ?

« Attention, il y a peut-être erreur de tir, il faut recommencer à donner de la liberté, à réapprendre le risque et à nous permettre de reprendre le goût de la montagne quand on a 11 ans, 12 ans, 14 ans »

Louis-Marie LAIRET, UCPA

Louis-Marie LAIRET - Comme c'est une table ronde, ça me fait aussi rebondir quand même sur ce qui vient de se dire, parce que je voudrais exprimer une expérience personnelle. Donc là, je ne parle pas en tant qu'UCPA, mais en tant que Louis-Marie LAIRET, citoyen, et je voudrais m'adresser à vous en tant que citoyen également. Mon expérience personnelle, c'est que j'ai fait du scoutisme quand j'étais jeune et j'avais comme chef Jean-Noël ROCHE, j'avais eu comme chef Jacques TRANCHANT, qui était au PGHM, et j'avais eu comme chef Paul PARISSET qui est guide de haute montagne, je crois, toujours à Chamonix. Eux, quand ils étaient chefs scouts, ils n'avaient aucune compétence. Enfin, aucune compétence reconnue par l'Etat. Et on a fait des tas d'activités de montagne avec eux. On était originaire d'Annonay, donc nous, c'était plutôt les petits paysans ardéchois. On allait se promener en montagne dans le Vercors, en Chartreuse. Et ils nous apprenaient à poser des rappels, on descendait en rappel, ils nous apprenaient à grimper et on tombait et on se relevait et on continuait. Une fois qu'on a fait ça, on a pris la passion de la montagne et pendant dix ans, les scouts de France d'Annonay ont envoyé 300 à 400 jeunes en montagne, avec, entre autres, l'aiguille du Moine en 1969-70. Aujourd'hui, cette expérience serait absolument impossible à refaire. Et vous en connaissez les raisons. Et je pense qu'il faudra quand même qu'on interroge Jeunesse et Sports pour savoir, par rapport à cet état de fait, quelle action peut être conduite entre les professionnels, entre les acteurs institutionnels qui nous connaissent bien et avec qui nous avons de bonnes relations, pour justement dire aux politiques : « Attention, il y a peut-être une erreur de tir, il faut recommencer à donner de la



liberté, à réapprendre le risque et à nous permettre de reprendre le goût de la montagne quand on a 11 ans, 12 ans, 14 ans. »

Il n'y a évidemment aucun esprit polémique de ma part, c'est simplement de dire que voilà... on a su, dans l'éducation populaire laïque, dans l'éducation populaire catholique et toutes les autres... passons... on a su trouver des espaces de liberté, donner des espaces de responsabilités sans codifications préconçues qui ont permis de déclencher des passions. Et je crains qu'aujourd'hui... Moi je vois les adolescents qu'on reçoit... enfin, les grands adolescents qui sont maintenant des jeunes adultes, qu'on reçoit à l'UCPA et qui ont 18 ans, allez assister à une semaine de stage BAFA. Je vous encourage à y participer. Ils ont une semaine de réglementation. Lorsque moi j'ai passé ce type de stage, j'avais à l'origine... une semaine de projet pédagogique en tête. C'est quand même deux choses qui sont radicalement différentes.

Segmentation générationnelle...

Guy CHAUMEREUIL - Alors, d'autres obstacles, Louis-Marie ?

Louis-Marie LAIRET - Non, ce que je vais faire, peut-être, c'est plutôt vous donner des témoignages, des verbatim. Bon, l'avantage de l'UCPA, c'est qu'on a un réseau, je dirais, qui est installé à Chamonix, à La Plagne, à Tignes, donc on a une grande diversité. En Maurienne, dans les Alpes du Sud... Ce que je voudrais simplement vous faire ressentir, c'est ce que disent les professionnels de l'UCPA quand on les interroge, justement, sur le constat de cette baisse de fréquentation, comment ils l'analysent, mais aussi comment ils le voient à travers les paroles des gens qui viennent, mais surtout de ceux qui ne viennent pas. Donc j'ai également interrogé des vendeurs de l'UCPA pour leur dire : « Mais quand vous proposez la montagne, qu'est-ce qui se passe ? »

Premier constat, à partir de 15 ans, ils privilégient tous la mer. En synthèse, ça mérite débat : la mer est naturelle, la montagne est culturelle. D'où l'intérêt d'avoir des passeurs. Deuxièmement, à partir de 14-15 ans, il y a un fort besoin de rencontre avec des jeunes de son âge. Et là, on tombe dans le cercle vicieux : à la montagne, il n'y a pas de jeunes de mon âge, donc je ne vais pas à la montagne. CQFD. Ça peut tourner longtemps comme ça. Troisième point, je vais tomber dans les lieux communs : la montagne pour les jeunes à partir de 15 ans, c'est, en vrac, l'effort soutenu, des techniques à acquérir patiemment, des réglementations dans l'acquisition des pratiques, des zones préservées où on ne fait pas ce qu'on veut. On ne fait pas ce qu'on veut dans un parc. Il faut se poser la question, aussi, de ça. La montagne, c'est l'ennui, c'est la météo pourrie, et même si c'est une belle météo, il fait froid. Pour ceux qui ne sont pas à l'UCPA, mais c'est ce qui se dit par exemple dans les campings : « Si la météo est pourrie, c'est le plan galère assuré. ». Voilà pour les verbatim les plus saignants. Mais il y en a un qui est important là-dedans et qui est peut-être celui qui vous a échappé mais qui pour moi est le plus difficile à contourner, c'est : « Je ne vais pas trouver des jeunes de mon âge. » Parce que là, on coince, là-dessus. On aura beau mettre toutes les pratiques les plus attractives possible, il faut sortir ça de la tête d'un jeune. Et



aujourd'hui lorsqu'un jeune, voire même d'ailleurs un adulte... il y en a parmi vous qui ont 18-25 ans, je suis certain que si vous appelez l'UCPA, si vous avez 23 ans, si vous êtes une fille et qu'on vous dise : « Ben non, dans le stage que tu vas faire, il n'y a que des gaillards de 40 ans et tu es la seule fille... », je ne suis pas franchement sûr que vous allez maintenir l'inscription. La réciproque est peut-être moins vraie, mais au moins dans ce sens-là... (rires de la salle). Excusez-moi pour cette réaction spontanée, ce n'est pas du marketing, ça.

Non, mais voilà. Ce que je veux dire par là, c'est que ce qui n'existait peut-être pas avant et qui existe vraiment aujourd'hui, c'est que la segmentation générationnelle est très forte. Quand on a 20 ans, 26 ans c'est vieux. Quand on a 25 ans, 31 ans, c'est vieux, etc. Donc, il faut qu'on fasse aussi attention à cette segmentation.

Guy CHAUMEREUIL - Donc je résume en deux mots : la mer... naturelle, la montagne... culturelle, ça me paraît un bon axe de réflexion. Les passeurs, ça on l'a dit à plusieurs reprises. Le cercle vicieux : pas de jeune, donc... pas de jeune. Deux mots peut-être sur... ceux qui viennent quand même : des zombies ou quoi ?

Louis-Marie LAIRET - Non, non. Ceux qui arrivent, ce ne sont pas des zombies, parce que justement, les référents d'activité – à l'UCPA, chaque activité a des référents – ont conçu des programmes qui sont devenus attractifs, mais ça, j'en parlerai peut-être tout à l'heure. Parce que là, après, on va rentrer dans le moteur de ce qu'on peut proposer, donc c'est davantage la deuxième étape.

Guy CHAUMEREUIL - D'accord. Alors, deux réactions encore : Guy FABRETTI et Gilles CHAPPAZ. Gilles, peut-être ? Directeur adjoint de la Grande Traversée des Alpes. En prenant appui sur l'un des grands itinéraires animés par la Grande Traversée, Via Alpina, le sentier de plusieurs milliers de kilomètres à travers les 8 pays de l'Arc alpin, tu as souhaité, dans ce contexte, monter des opérations en direction des jeunes. Ta réaction par rapport à ce qui a été dit jusqu'à présent ?

Hébergement : priorité aux cadres supérieurs ?

Gilles CHAPPAZ - Oui, donc effectivement, sur Via Alpina, je rentre un tout petit peu dans le détail : c'est un projet d'itinéraire qui fait 5 000 km et qui traverse l'Arc alpin. La base de ce projet, c'est quand même de participer à la réorientation du tourisme vers des pratiques un petit peu plus douces, qui privilégient les dimensions de durabilité, et donc en nous préoccupant des générations futures. On a donc fait effectivement le constat de l'érosion de la clientèle jeune et on a essayé de réfléchir à ce qu'on pouvait, nous, essayer d'apporter. Alors, c'est vrai, on n'est pas au contact direct des jeunes, donc on n'a pas les retours que peuvent avoir l'UCPA ou « En passant par la montagne » ou même kairn.com. De ce fait, nous nous sommes plutôt intéressés à l'offre sous différents angles. Et ce qui nous a semblé constituer l'un des écueils majeurs à ce niveau, c'est justement qu'on avait perdu un peu le sens de ce qu'on offre aux jeunes, l'histoire qu'on leur raconte. Les constats qui viennent d'être dressés montrent que la montagne est difficile d'abord pour les jeunes... Nous



partageons ce point de vue. Donc, notre axe de travail, dans ces séjours jeunes, ça a été de rapprocher le monde du tourisme, le monde de la randonnée, des accompagnateurs, des moniteurs, le monde des éducateurs à l'environnement et au patrimoine et aussi le monde des milieux scolaires et du tourisme social.

« Le grand creux de fréquentation, ce sont les ados. On ne sait pas leur parler. Notre projet, notre idée, c'est, plutôt que de les fustiger, de voir ce qu'on pourrait mettre en commun pour essayer de leur raconter de nouveau une histoire qui leur soit attractive ».

Gilles CHAPPAZ,
GTA

Guy CHAUMEREUIL – Avec quelles conclusions ?

Gilles CHAPPAZ - Notre mode de travail, ce sont des séminaires de formation. On essaye de croiser les regards de l'ensemble de ces acteurs et effectivement, le constat qui ressort, c'est tout ce qui vient d'être exprimé avant moi. J'insisterai peut-être encore plus que Louis-Marie LAIRET sur l'érosion du tourisme social qui me semble vraiment une des clés du problème. Les jeunes, avant, ne décidaient pas non plus d'aller en montagne, on les amenait « de force » : ils avaient des classes de neige, des classes vertes, ils allaient en « colo » parce que les parents ne pouvaient pas les garder. Et quand ils étaient dans ces endroits-là, il faut voir que les villages des vallées de montagne étaient colonisés par des centres de vacances de grandes villes, de grandes agglomérations, qui recevaient ces jeunes et qui, quelque part, leur inculquaient un peu le virus de la montagne – même si de façon peut-être un peu contrainte aussi... C'est cela qui a disparu. Et effectivement, quand on réfléchit tous ensemble, on s'aperçoit que le grand creux de fréquentation – on en a encore reparlé récemment en juin avec l'UCPA lors de la fête de la Montagne qui nous a donné l'occasion aussi de faire un séminaire –, ce sont les ados. On ne sait pas leur parler. Or, notre projet, notre idée, c'est, plutôt que de les fustiger, de voir ce qu'on pourrait mettre en commun pour essayer de leur raconter une histoire qui leur soit attractive.

Guy CHAUMEREUIL – Merci, Gilles. Alors pour ceux qui, dans la salle, ont en charge notamment des produits touristiques, des stations, ils auront compris, je l'espère, qu'il n'est pas question ce matin de donner de simples conseils, encore moins des leçons à qui que ce soit. Il n'est pas non plus question de trouver immédiatement LE produit-miracle, LA solution à laquelle personne n'avait jamais songé ! Maintenant, la réaction de Guy FABRETTI à ce qui a été dit également et je demanderai ensuite à Hugues BEESEAU peut-être, de commenter – en quelques minutes, bien sûr, comme les autres – ce qu'il a entendu au regard des études que mène la Mitra.

Guy FABRETTI - Bonjour à tous. Moi, je voudrais confirmer les propos de M. CHAPPAZ sur la structuration de l'offre aujourd'hui en centres de vacances. En 20 ans, on peut dire qu'on a perdu 50 % des structures d'accueil, c'est énorme.

Guy CHAUMEREUIL - Au niveau national ?



Guy FABRETTI - Au niveau des départements d'accueil, on va dire, les plus performants. Donc la Savoie, la Haute-Savoie, notamment, le Jura...

Guy CHAUMEREUIL - Pardonnez-moi : perdu, ça veut dire quoi ?

Guy FABRETTI - Ça veut dire que soit ces équipements ont carrément disparu du marché, soit se sont transformés en d'autres lits commerciaux. Donc ça, c'est une donnée structurelle qu'il faut prendre en compte. Sur les journées, je peux vous dire qu'on est passé de 1,5 à 2 millions dans les années 1980 à tout juste 800 000 aujourd'hui. Donc on a perdu, là aussi. La structuration des séjours : avant, on avait des séjours à trois semaines, aujourd'hui, on a des séjours – du fait de leurs coûts – qui sont passés à 8-10 jours, 15 jours maximum. Cela aussi fait diminuer le total des journées. Et puis, un paradoxe qu'on constate depuis deux ans : la baisse affecte surtout la montagne d'été et donc aujourd'hui, on a à peu près équivalence entre les séjours d'été et les séjours d'hiver, ce qui n'était pas le cas il y a 20 ans, où on avait 2/3, voire 3/4 en séjours d'été.

Guy CHAUMEREUIL - Ce que faisait remarquer Louis-Marie tout à l'heure, c'est-à-dire peut-être inverser l'approche des choses, ne pas toujours aborder la montagne sous l'angle des problèmes, des contraintes, de la réglementation, mais au contraire réhabiliter la notion de risques mesurés ou d'aventure, cela vous choque ?

Guy FABRETTI - Bon, nous avons aujourd'hui 80% de la population qui est urbanisée et si on regarde LES populations, 95% de la jeunesse est urbanisée. Or, les jeunes qui venaient en centres de vacances et qui sont aujourd'hui peut-être, en tant que parents, les prescripteurs de leurs enfants, ne viennent déjà plus comme avant, eu égard au problème de coût. Deuxièmement, au-delà du coût, il faut s'adapter effectivement à cette demande urbaine – sur des aspects tribaux, sur des aspects techniques, sur des aspects sociologiques –, ce que le milieu d'accueil n'est peut-être pas prêt à faire... Il faut faire aussi l'autocritique du milieu local et aujourd'hui, on se trouve confronté au voisinage des structures d'accueil qui se plaignent de la cohabitation et donc qui rejettent ces jeunes qui ne font peut-être pas non plus l'effort, de leur côté, d'accéder à la culture montagnarde. Une attitude qu'on retrouve également... au sein des structures elles-mêmes : des propriétaires ou des associations aujourd'hui, qui étaient dans les œuvres sociales et qui reconstruisent ou qui rénovent leurs bâtiments, font un choix plutôt marketing qu'un choix social. C'est-à-dire que, s'il faut refaire un bâtiment avec l'aide publique – ou pas l'aide publique d'ailleurs –, et bien, on va se concentrer sur du niveau deux étoiles et le produit nouveau qu'on va faire, on va le « revendre » à des cadres supérieurs, à des retraités et plus du tout aux jeunes. Donc ça, c'est un vrai problème structurel qu'il faudra beaucoup de temps, à mon avis, pour résorber.

« Si, hier, on appréciait l'effort de l'escalade, l'effort de la marche parce que l'effort en lui-même renvoyait à un certain plaisir, aujourd'hui l'effort n'a de sens – et éventuellement, n'apporte un côté positif – que par la récompense qui est au bout. Et non sa finalité originelle... »

Hugues BEESEAU,
Mitra



Guy CHAUMEREUIL - C'est bien de le dire avec cette franchise ! Hugues BEESEAU, directeur de la Mitra, entre ce qui vient d'être dit et les études que vous menez, y a-t-il concordance ou divergence ?

Hugues BEESEAU - Bonjour à tous. Bien entendu, il y a totale concordance, puisque comme vous tous, nous nous appuyons sur une réalité objective, ce que l'on constate, ce que l'on vit, ce que chacun peut effectivement ressentir. Je ne reviendrai pas sur la diminution de la fréquentation, je voudrais simplement rappeler que cette diminution amène à ce qu'en Rhône-Alpes, région tirée par la montagne – elle représente, sur l'année, environ 60% de la fréquentation touristique totale –, nous sommes dans une sous-fréquentation... sous-représentation très importante des classes d'âge de moins de 35 ans. Ce qui n'est pas sans nous alerter, puisque, comme nous l'avons dit, ce sont les renouvellements de génération qui sont en jeu. Deuxièmement, par rapport à la montagne, qui ne semble plus être en phase avec les valeurs de la société, notamment par rapport au fait qu'elle ne fait pas rêver et à la suite des différentes études que nous avons menées – que ce soit sur les classes de découverte, que ce soit sur les jeunes de 18 à 25 ans avec Odit France, que ce soit avec les clientèles françaises ou étrangères européennes de moins de 35 ans qui fréquentent Rhône-Alpes –, c'est bien cette réalité que nous avons essayé d'approcher à la fois par rapport à la communication qui est faite de Rhône-Alpes et de la montagne, à la fois par rapport aux produits qui sont offerts (donc au positionnement) et à la fois par rapport à la concurrence.

Profiter de la pente... dans quel sens ?

Ce qui est intéressant, c'est de savoir ce que font les jeunes qui ne viennent plus chez nous : est-ce qu'ils ne viennent plus chez nous pour des raisons économiques et ils restent chez eux en se consacrant à d'autres addictions ? Ou bien est-ce qu'ils vont ailleurs, avec éventuellement des budgets inférieurs, équivalents ou supérieurs ? Ce que l'on vérifie, c'est que pour la montagne – et nous l'avons dit hier, je vais le répéter simplement –, la montagne l'hiver permet de jouir de la gravité. En hiver, on propose la glisse, on propose le « fun » qui, bien sûr, nécessite des efforts, bien sûr, nécessite de la technicité, mais amène en échange du plaisir immédiat.

Guy CHAUMEREUIL - Puisqu'il s'agit... de descendre ?

Hugues BEESEAU - Tout à fait ! Puisque tous les efforts – et Dieu sait si c'est important – d'investissements remarquables qui ont été réalisés, sont faits pour effectivement palier les efforts de la montée. Alors qu'en été, c'est l'inverse qui est proposé. La montagne l'été, c'est d'abord la montée. C'est d'abord se confronter à la pente avant éventuellement d'avoir la récompense de la descente. Mais quand on réfléchit à la récompense de la descente l'été, c'est quoi ? C'est soit effectivement des descentes techniques – et vous l'avez cité : le canyoning, par exemple, ou le parapente – et l'on a effectivement une réduction des pratiques et des pratiquants parce que nous sommes dans une génération de zapping, où on veut le plaisir immédiat, où on ne veut pas rentrer dans les apprentissages longs, etc., etc. Ou bien ce sont des descentes pédestres, qui sont « pénibles » pour ceux qui ne marchent



pas, les citadins – pas pour nous, bien entendu. Ou bien ce sont des descentes en VTT et là, on voit effectivement qu’il y a un créneau en station, où l’on profite des flux montants, ascendants – donc palliant les difficultés de la montée –, qui permettent le « fun » de la descente. Donc, c’est un des points importants de réflexion que nous devons avoir, par rapport à cette difficulté de la montagne pour se positionner par rapport à ces publics. Mais je n’irai pas plus loin, simplement pour rappeler qu’aujourd’hui beaucoup plus qu’avant, l’important d’une démarche, c’est beaucoup moins la démarche elle-même que la récompense qui est au bout, et que si, hier, on appréciait l’effort de l’escalade, l’effort de la marche parce que l’effort en lui-même renvoyait à un certain plaisir, aujourd’hui l’effort n’a de sens – et éventuellement n’apporte un côté positif – que par la récompense qui est au bout de l’effort et non je dirais, sa finalité originelle. Donc, attention à cela.

Guy CHAUMEREUIL - Olivia n’a pas l’air d’accord, on va lui demander tout à l’heure de réagir à ça. Hugues, juste un mot encore... En préparant encore une fois cette matinée, vous me disiez quelque chose d’intéressant en réagissant aux propos d’Olivia, en disant : « Au fond, le portable, est-ce que c’est un obstacle ou un défaut de chance ? ». Et il est vrai que sur l’absence de réseau, on peut dire : « Il n’y a pas de portable, c’est un trou perdu, donc je ne vais pas en montagne. » Mais on peut dire aussi : « Je regrette de ne pas avoir le portable, parce que ça me permettrait, du bas du glacier, d’appeler les copains et de me valoriser... »

Hugues BEESEAU - Alors, je vais tout de suite rebondir là-dessus pour reprendre un propos qui a été dit par les uns et par les autres – et notamment par Olivia et Cédric, je crois –, à savoir que la montagne est un univers qui, aujourd’hui, est un univers étranger. C’est un univers qui n’est pas dans les repères, dans la posture des citadins. Ce qui veut dire que le citadin se retrouve dans une situation de découverte, dans une situation d’exotisme. Il est à la montagne, il est dans un milieu étranger. Eventuellement hostile, puisque, vous l’avez dit, c’est un milieu qui est beaucoup moins facile que la plage. Et lorsque nous avons discuté ensemble de cette problématique, le rôle joué par le portable, l’informatique, qui est effectivement une addiction – ce n’est même pas au quotidien, c’est carrément seconde après seconde – des jeunes, l’interrogation qu’on peut avoir, c’est la suivante : « Pourquoi y a-t-il, en montagne, ce besoin de retrouver cette addiction ? Est-ce que c’est effectivement parce que c’est une addiction et que c’est une espèce de réflexe ? Est-ce que c’est parce que c’est le jeu, que je n’ai que ça et finalement c’est ma récompense (pour reprendre ce que j’ai dit tout à l’heure) ? Ou est-ce qu’on ne peut pas positiver en se disant : finalement, Internet, le portable, c’est un moyen de communiquer avec ma tribu, c’est un moyen de rester en lien avec mon univers de référence, c’est un moyen, donc, de me rassurer et c’est un moyen de me valoriser. Je vais pouvoir communiquer en direct – éventuellement en envoyant deux ou trois photos que j’ai prises de mon ascension, de mes pas sur un glacier, d’un univers ou d’un paysage extraordinaire ou d’une expérience sportive –, je vais pouvoir me valoriser aux yeux des copains de la tribu qui est restée chez moi. »

« C’est aussi un problème d’élus, parce qu’il faut qu’on puisse, entre départements récepteurs de classes de découverte ou de colonies et départements émetteurs, créer des partenariats ! »

Claude COMET,
Savoie Mt Blanc



Guy CHAUMEREUIL – Je vous propose d’entendre maintenant des réactions de la part de la salle. Qui veut réagir ?

Claude COMET - Je voulais revenir sur ce qu’a dit Gilles (Chappaz) sur le tourisme associatif et l’aide au tourisme associatif, c’est vraiment l’une des clés d’entrée du problème. On l’a éliminé progressivement de l’offre touristique, ce tourisme associatif. Et sans lui, je crois vraiment que les jeunes ne viendront pas à la montagne. Il faut les habituer jeunes, il faut les habituer tout petits et les classes de découvertes, c’est très important. Monsieur FABRETTI disait tout à l’heure : « Le problème, c’est qu’ils (les opérateurs) s’orientent vers du tourisme familial plus que sur du tourisme associatif. » Mais ils y sont obligés ! Le prix de journée pour les enfants – qui doit tourner autour de 30 € –, ce n’est pas suffisant pour les faire vivre, surtout à partir du moment où la durée des séjours des classes de découverte, en particulier, a diminué. Elles ont été d’un mois, puis de 3 semaines, maintenant, c’est 15 jours et dans la majorité des cas, 5 jours. Comment peut-on faire tourner des centres dans de telles conditions ? Il faut vraiment les aider, parce qu’ils sont, de plus, dans des contextes de réglementations extrêmement draconiennes. Or, puisqu’elles existent – et d’une certaine manière, c’est aussi une garantie du produit –, ne passons pas notre temps à nous lamenter : tâchons au moins de les harmoniser. Faisons en sorte qu’il n’y ait pas une réglementation Savoie, une réglementation Haute-Savoie, une interprétation d’une réglementation différente d’un département à l’autre.

Pression foncière

Je rappelle aussi que c’est dans un contexte de pression foncière jamais connu auparavant sur nos territoires que ces structures associatives sont aujourd’hui en danger. Aujourd’hui, disons-le, c’est quand même plus facile de vendre de l’immobilier en appartement et de faire un gros bénéfice qu’on engrange tout de suite que d’investir dans l’associatif.

En revanche, si on le veut vraiment, on peut reconstruire une clientèle jeune. Haute-Savoie Junior le prouve en Haute-Savoie avec le travail absolument remarquable qui a été fait avec le Conseil général. A suivre aussi le dossier des classes de découverte qu’on a porté depuis longtemps – moi je le porte depuis pas mal de temps –, qui est enfin relayé au niveau national. Et tu es toi-même, Guy, dans ce groupe de travail de France Montagne. Sur ce point, on doit vraiment travailler sur tous les aspects, y compris sur ce que nous avons en magasin, voir comment nous pouvons fédérer les hébergeurs, les aider à la mise en commercialisation, comment on améliore le produit global avec tous ceux qui y participent, c’est-à-dire les moniteurs de ski, c’est-à-dire les accompagnateurs, les remontées mécaniques, etc. Et puis enfin, c’est un problème d’élus, parce qu’il faut qu’on puisse, entre départements récepteurs de classes de découverte ou de colonie et départements émetteurs, créer des partenariats. Tout ne viendra pas de l’Etat, ça vient vraiment des élus départementaux, régionaux, et ça, c’est important.

Guy CHAUMEREUIL – Voilà qui méritait d’être dit, absolument. Autre réaction ?



Bruno BRET - J'interviens au titre, simplement, d'enseignant à l'université. Je remercie Claude qui est intervenue au sujet du tourisme des enfants sans leurs parents. Là, je vais intervenir plutôt sur le tourisme des enfants avec leurs parents en montagne. C'est très simple : en 1986, on a lancé une étude là-dessus – avec un groupe de travail – et à l'époque, vous pouviez confier vos enfants, sur un site touristique : 4 journées + 1 bivouac pour 70 à 75 €. En 2006, nous avons fait les comparaisons, il vous faut à peu près 220 à 250 € pour obtenir le même produit. Alors, peut-être que le salaire de tout le monde a augmenté de trois fois, ce n'est pas mon cas...

**Bruno Bret,
AGC Consultants**

« Donc, le prix, on l'a vu, a triplé. Au niveau de la « convénience », qui est quand même l'attente principale de nos clientèles de montagne, des études très sérieuses l'ont prouvé, et bien là, ça ne marche plus... »

Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est d'analyser là derrière les critères qui font la qualité d'une offre. Donc, le prix, on l'a vu, a triplé. Au niveau de la « convénience », qui est quand même l'attente principale de nos clientèles de montagne, des études très sérieuses l'ont prouvé, et bien là, ça ne marche plus. Parce qu'à l'époque, on avait un guichet unique, une offre unique. Aujourd'hui, pour avoir les mêmes prestations, il faut passer par 7 à 8 sous-traitants indépendants. D'où l'augmentation du prix. Après, il y a le plaisir et l'agrément. Moi, les parents, dans les 80 tables rondes que j'ai organisées en montagne sur ces 8 dernières années, me disent : « Au début, on pouvait régler les problèmes en dix minutes en allant acheter cette prestation. Aujourd'hui, je dois fabriquer un planning pour mes deux enfants et leurs deux copains. Et je passe une journée à faire le planning. » Donc, ce n'est pas du plaisir. Troisième point : fiabilité, sécurité. Alors là, la réglementation nous a submergés, tout va bien. En revanche, au niveau du confort, pour que ces activités fonctionnent – l'UCPA est là pour témoigner et d'autres aussi –, il faut un support matériel. Et ces supports matériels – et là, je rejoins Claude, il faut absolument que nos élus s'interrogent, ainsi que nos dirigeants de stations –, la moitié, voire dans certains cas 100% des équipements supports d'activités ont été privatisés, avec les conséquences que l'on sait au niveau des prix !

Alors, comment on peut sortir par le haut ? Je vais donner un exemple – un seul – qui ressemble à l'UCPA, mais qui est la réponse pour les jeunes d'aujourd'hui : vous allez tous sur le site Internet « the-cube » et vous verrez comment, dans les montagnes concurrentes, on peut sortir aujourd'hui un produit qui touche les jeunes de 15 à 25 ans et qui apporte les réponses au zapping dont vous parlez...

Guy CHAUMEREUIL – C'est-à-dire, en deux mots ?

Bruno BRET - C'est une nouvelle conception d'équipements qui répond vraiment aux attentes. C'est-à-dire que vous avez des chambres – et c'est là où il faudrait peut-être que la réglementation commence à évoluer, puisque même dans ce site marchand, vous avez des chambres avec des lits superposés... qui sont aujourd'hui bien sûr interdits parce que ces pauvres chéris ne savent pas monter une échelle ! – avec, dès l'entrée, un support pour les skis l'hiver, un support pour le vélo l'été et des supports de rollers, de planches, etc. C'est-à-



dire qu'on a changé l'offre radicalement, y compris son support physique et bien sûr son organisation. La musique est très plaisante, et j'en passe. Allez voir pour plus de détail...

Une politique municipale volontariste

Guy CHAUMEREUIL – Merci. Une dernière réaction ?

Noël TERROT - Bonjour. Je suis adjoint au maire de Fontaine dans l'Isère et initiateur de « Fontaine en montagne » qui va avoir lieu début octobre et qui fêtera ses 20 ans. Je crois qu'il y a vraiment DES jeunes, en clair, des CATEGORIES de jeunes. Tout ce que l'on a dit ce matin, ça concernait surtout un certain nombre de jeunes que l'on peut attirer vers la montagne. Et par exemple, le programme de « Fontaine en montagne » est toujours plein d'initiatives, de soirées, qui peuvent attirer ces jeunes-là. Cette année, à leur intention, on va programmer du speed riding, etc.

Et puis, il y a les autres : ceux qui, depuis leur enfance, ont les yeux tournés vers la montagne mais n'y ont jamais mis les pieds... On a réalisé des sondages auprès d'eux, dans nos collèges, dans nos lycées, qui l'ont confirmé : ils n'ont jamais mis les pieds là-haut. Du coup, la problématique des centres aérés, des colonies de vacances ne se pose même pas pour eux, même s'il y a des diminutions considérables dans ce domaine qui pourraient les pénaliser, mais ça ne se pose pas ! Alors, nous avons essayé de mener une politique très volontariste parce qu'on a décidé de ne pas lâcher là-dessus. Et on a créé, par exemple, pour eux – et pas seulement dans le domaine de la montagne –, ce qu'on a appelé les « années collègue » et on essaye de relayer toutes les activités culturelles de la ville, avec les enseignants des collèges et du lycée professionnel, pour qu'ils y participent. Sur la montagne tout spécialement, on a pris deux initiatives : d'abord, dans les domaines de l'orientation, des métiers, des stages, on a créé, dans le cadre de « Fontaine en montagne », un forum des métiers en montagne, pour les aider à s'orienter. Et puis surtout, on essaye véritablement – mais ça, c'est une politique volontariste municipale, avec les difficultés financières ou autres qu'on peut rencontrer – de les emmener en montagne par tous les moyens. Ce n'est pas facile. Mais sans notre intervention, ils n'iraient pas. Passer une nuit en refuge, pour eux – et je termine là-dessus –, si on arrive à leur faire passer une nuit en refuge, une initiative de ce genre, c'est quelque chose de fondamental, ça va les marquer pour leur vie entière.

Guy CHAUMEREUIL – Merci pour ce témoignage et ce relais d'expérience. Le problème est bien posé, je crois, de l'action des politiques, l'action des collectivités, l'action des partenaires touristiques dans ce domaine. Une dernière réaction ?

Intervention non identifiée - Oui, je me suis demandée si j'avais vraiment ma place ici pour parler des jeunes en montagne, parce que, bien entendu, ma génération c'est celle qui va encore en montagne et dont la proportion ne cesse de grimper dans les statistiques. Mais ce n'est pas aux dépens des jeunes. Je ne pense pas que ce soit ça. Si on a essayé d'emmener nos enfants – et aujourd'hui nos petits enfants – en montagne, peut-être qu'on n'a pas vraiment su faire. J'ai fait le tour de la Vanoise avec ma dernière fille quand elle avait 15 ans



et quand on a eu fini le tour et qu'on est rentrés, elle nous a dit : « Je n'irai plus jamais en randonnée avec vous ! ». De fait, elle s'était ennuyée. Bon, elle avait 15 ans et c'était il y a 20 ans. Mais j'approuve tout à fait ce qui s'est dit...

En tant que représentante ici du Conseil économique et social régional et membre de la commission des Téléphériques depuis 1992 – où je représente les usagers –, j'évoque depuis plus de dix ans, au sein de cette commission, le problème des remontées mécaniques en été : au début, ça faisait sourire. Aujourd'hui, on sait que pour les jeunes, c'est quand même un moyen d'accéder au niveau « supérieur » de la montagne. L'univers de la haute montagne est quand même quelque chose de fascinant, et y emmener les jeunes, c'est déjà formidable. Alors, faisons marcher les remontées mécaniques en été !

« Dans nos écoles de VTT, en station, notre clientèle sur les produits « descente » est constituée de 60 à 80% de jeunes. C'est-à-dire de 15 à 25 ans. On peut vendre la montagne d'été à la descente comme ça a été dit un peu plus tôt et ça fonctionne ! »

Julien REBUFFET,
moniteur VTT

Guy CHAUMEREUIL – Oui, derrière vous, ultime réaction...

Julien REBUFFET - Je vais faire très court. Je suis membre du syndicat des Moniteurs de VTT. C'est juste pour passer une information, un indicateur : dans nos écoles de VTT, en station, notre clientèle sur les produits « descente » est constituée de 60 à 80% de jeunes. C'est-à-dire de 15 à 25 ans. Donc ça, c'est un chiffre... qui nous interpelle, parce que ça montre bien que le VTT de descente plaît aux jeunes et on retrouve exactement la même population que l'hiver avec le ski, avec les mêmes codes. Ils viennent chercher de la technologie, il y a les looks, il y a la vidéo... Bref, on sent quand même que là, on peut vendre la montagne à la descente comme ça a été dit un peu plus tôt et que ça fonctionne.

Intervention non identifiée - Je vais aller très vite. Je suis une professionnelle de la montagne, je suis plutôt réactive comme un grand nombre d'entre nous. Moi, ce qui me choque – et pardonnez-moi, mais c'est vrai que j'avais vraiment... ça me tenait vraiment à cœur de prendre la parole –, ce qui me choque, c'est qu'on parle de la montagne, mais on ne parle pas des montagnards. Pour moi, la montagne, c'est comme dans la chanson de Renaud avec la mer, c'est la montagne « qui nous prend ». La montagne, il faut la découvrir. Tant qu'on accueillera des jeunes en parlant uniquement de produits, d'infrastructures, sans les mettre en connexion avec les montagnards, ça ne marchera pas. Même s'il fait un temps pourri, il y a des tas de choses à échanger avec les montagnards, avec les gens qui y vivent. Tant qu'on coupera la montagne de ses habitants et de ceux qui l'aiment, effectivement, il y aura besoin de passeurs. Mais le passeur, son boulot, c'est de mettre en relation les visiteurs avec les gens qui sont là et qui savent ce que c'est que la montagne, comme un marin pêcheur va vous apprendre la mer. La montagne, c'est un univers et si on enlève cette dimension humaine, à mon avis, vous pouvez faire toutes les études du monde, ça ne fera pas avancer le schmilblick. Merci.



Guy CHAUMEREUIL - Tout le problème, entre nous, c'est de bien définir – ou re-définir – ce qu'on entend par « montagnards » : le berger... qu'on va peut-être avoir du mal à trouver ou l'ingénieur en haute technologie qui vit en montagne pour la qualité de l'environnement et travaille en vallée ? Des réactions à cela ?

Olivia NAFTEUR - Moi, en tant que femme, jeune et alpiniste – donc en voie de disparition –, le mot « produit » me fait un peu peur. Pourquoi, nous ou ceux dont Cédric parle, allons-nous en montagne ? Parce qu'il n'y a pas d'accès Internet, parce qu'il n'y a pas de douche, parce que le portable ne passe pas. Donc voilà, il y a ces jeunes-là qui ont envie d'avoir ce dépaysement, qui l'apprécient et qui le connaissent. Alors, pour y aller vraiment, ils trouvent des passeurs ou ils y vont d'eux-mêmes. Après, effectivement, il y a les autres jeunes, ceux qui n'imaginent pas du tout ce qu'on peut aller faire en montagne. Et ce qui est assez intéressant avec l'association, c'est qu'effectivement, on travaille avec les jeunes qui sont emmenés plus ou moins de force, par le biais d'autres « jeunes », les travailleurs sociaux, qui ont généralement moins de 35 ans, qui ont envie, eux, d'aller en montagne et de faire découvrir à leurs groupes autre chose que leurs addictions citadines. Et c'est pour ça que ça marche. Parce que ces jeunes-là, pendant une semaine, effectivement, grâce aux guides de haute montagne et aux accompagnateurs, on va leur faire découvrir autre chose. Le portable ? Et bien oui, pendant une semaine, ça ne va peut-être pas passer, ou pendant deux jours, et ils vont s'apercevoir qu'on peut vivre sans ça. Quant à la tribu qu'on a laissée en bas, et bien, quand « ça passera », on va pouvoir l'appeler pour lui dire qu'on a été sur la mer de Glace, qu'on a fait l'aiguille du Tour, etc.

Mais attention ! Il faut trouver, pour cela, les bonnes personnes qui vont les emmener et leur faire découvrir la montagne. Sur 300 jeunes qui passent par l'association chaque année, on fait des bilans après une semaine de séjour : ce qu'ils ont découvert, c'est la valorisation par l'effort. C'est le plaisir d'avoir marché. Voilà. Et ça, cette authenticité-là, c'est la soupe en refuge, c'est... c'est toutes ces choses qui font qu'ils y reviendront certainement. S'il y avait le portable, s'il y avait le hamburger au refuge, ce serait comme chez eux. Pourquoi ils iraient en montagne dans ces conditions ?

Guy CHAUMEREUIL - Je comprends bien. Tu veux dire qu'en fait, une fois sur place, ces jeunes sont en capacité d'adhérer à ce qu'on peut appeler les valeurs ou les points forts de la montagne ? Que c'est suffisamment prégnant, fort, pour qu'ils adhèrent ?

Olivia NAFTEUR - Oui, parce que c'est ça qu'on va chercher. C'est la différence, c'est le dépaysement. Si c'est la même chose que ce qu'on a tous les jours...

Guy CHAUMEREUIL - Est-ce que ça peut aussi avoir un rapport avec l'adrénaline ?

Olivia NAFTEUR - Bien sûr. C'est une aventure.

Guy CHAUMEREUIL - La recherche du risque ?



Olivia NAFTEUR - Oui. C'est une prise de risque. Mais c'est une prise de risque encadrée.

Guy CHAUMEREUIL - Ils l'expriment ?

Olivia NAFTEUR - Bien sûr. Ils ont eu peur. Voilà. Ils ont eu peur, mais par contre, ils ont eu confiance dans le montagnard qui les a encadrés.

Cédric LARCHER - Par rapport à la problématique abordée aujourd'hui, il y a deux solutions : soit on change la montagne pour l'adapter à ce que veulent les jeunes de manière rapide, soit effectivement on essaye d'attirer les jeunes sur ce qu'est la montagne. Et aujourd'hui, ce que je vois, c'est qu'il est beaucoup plus facile, effectivement, de faire plus de téléphériques pour accéder plus rapidement en haute montagne, de mettre des réseaux téléphoniques partout pour qu'au sommet du mont Blanc, les gens puissent appeler et envoyer la photo du copain, etc. C'est beaucoup plus simple, mais ça va aussi faire fuir un certain nombre de gens pour qui la montagne, ce n'est pas ça. Et pour l'instant, les jeunes que je vois autour de moi, ce qu'ils cherchent dans la montagne, ce n'est pas le téléphone portable, ce n'est pas les hamburgers, ce n'est pas ces choses-là. C'est vraiment une autre dimension. Alors, c'est plus dur de les emmener vers cette approche, c'est plus dur de les emmener effectivement vers un certain effort, vers des difficultés, le froid, des choses comme ça, mais c'est aussi ce qui fait qu'ils vont rester plus longtemps. Si on amène les jeunes au travers d'activités nouvelles plus fun, d'une part on change pour moi l'essence de la montagne, et ensuite on contribue à une démarche de zapping d'activités, ce qui fait qu'on va les attirer pendant un moment et puis après, aussi rapidement, ils passeront à autre chose.

« Quand j'emmène mes enfants en montagne, ils commencent d'abord par grimper sur les premiers rochers qu'ils ont à côté et pas forcément à prendre le sentier. Donc, est-ce qu'on ne peut pas approcher la montagne autrement qu'en parlant tout de suite « marche », « randonnée », efforts... Il y a quand même d'abord le plaisir... »

Guy CHAUMEREUIL - Certes, mais en employant alors quel discours ?

Marie AMELINE,
France Info

Cédric LARCHER - Alors, il y a eu effectivement autrefois Premier de cordée, les conférences « Connaissances du monde » avec REBUFFAT, avec TERRAY, etc. C'est vrai que pour être allé il n'y a pas très longtemps à une conférence de ce type - parce que ça existe toujours, j'ai été assez surpris -, j'ai été voir Pascal DESMAISON à une conférence... c'était le club du 3ème âge ! C'était en journée, c'était difficile d'accès pour les jeunes et ce n'était que des gens qui avaient plus de 60 ans. Ce n'était pas du tout ciblé pour les jeunes. Et donc là, je reviens sur ce que j'ai dit au départ sur la notion de passeur. Il manque réellement - que ça soit en termes de médias, que ce soit en termes d'encadrement, que ce soit en termes simplement de contacts, d'échanges avec les jeunes -, il manque une dimension qu'on n'a plus. La montagne, elle est ce qu'elle est, mais c'est à nous de la faire connaître. On a des problèmes au travers des modèles que l'on présente trop souvent, qui sont des modèles de très haut niveau et qui ne correspondent pas à ce que les jeunes peuvent faire. On a des



problèmes au niveau des bénévoles, des passeurs, pour l'encadrement. Prendre un guide, c'est bien, mais pour un jeune, ça coûte cher. Il manque un maillon, je dirais associatif, même si le CAF, la FFME font des efforts là-dessus. Il manque un travail auprès des jeunes qui veulent faire de l'alpinisme. Si vous êtes dans un club de montagne, je ne sais pas, à Dijon par exemple, à Niort ou autre, que vous voulez faire de la montagne, c'est très dur de trouver des personnes qui aient les mêmes volontés de faire de la montagne, les mêmes moyens financiers, les mêmes disponibilités de temps et les mêmes objectifs. Donc, il y a besoin de réunir ces gens-là. Et ça, c'est vraiment un problème.

Ensuite, il y a un problème de réglementation, effectivement, sur l'encadrement, c'est-à-dire que pour encadrer ces gens... d'une part, pour moi, les accompagnateurs en montagne et les guides ont des cursus maintenant qui sont très éloignés de la réalité du terrain – je suis désolé de le dire, je suis aussi accompagnateur en montagne, donc je pense qu'on est en décalage par rapport aux jeunes. Et ensuite, pour les encadrants bénévoles, il y a des problèmes de responsabilité, c'est-à-dire qu'on peut toujours faire de l'encadrement dans un club, mais il y a des responsabilités qui sont énormes. Rien que pour faire du covoiturage, aujourd'hui, ça pose un problème dans une association.

Revaloriser le groupe

Marie AMELINE - Ce qui me paraît le plus flagrant dans ce que j'entends, c'est qu'on a de cesse de calquer un raisonnement d'adulte, une montagne qu'on penserait nous, adultes, pour des jeunes. Or, j'ai envie de dire, peut-être les clés d'entrée sont-elles beaucoup plus simples que ce qu'on voudrait y mettre sous les termes « produits » ou autres. Il y a la convivialité, il y a le groupe et c'est méconnaître les jeunes aujourd'hui que de ne pas approcher... ne pas lui permettre d'entrer dans cette montagne par le groupe. Pourquoi le faire entrer par la marche ? C'est peut-être l'aspect le plus rebutant. Alors, les téléphériques, oui, pourquoi pas ? Mais il y a plein d'autres manières d'approcher la montagne qui feront passer la marche tout à fait naturellement sans y penser après. Moi, si j'emmène mes enfants en montagne – excusez-moi de prendre un exemple personnel –, mais ils vont commencer à grimper sur les 2-3 premiers rochers qu'ils ont à côté et pas forcément à prendre le sentier. Donc est-ce qu'on ne peut pas approcher la montagne différemment qu'en parlant tout de suite « marche », « randonnée », « bavante », efforts... Il y a quand même d'abord le plaisir, montrer aux copains qu'on est capable, se montrer à soi-même aussi, parce qu'on est bien content d'avoir grimpé le rocher. On parlait de gravitation pour l'hiver, mais je crois que descendre en rappel – et Louis-Marie LAIRET en parlait tout à l'heure –, bon, on s'est un peu cassé la figure, on va recommencer. Il y a quand même une notion de plaisir, une notion de jeu à mettre en avant...

Cela dit, je pense que le fond du problème, c'est aussi la notion d'argent. On ne l'a pas beaucoup évoqué, mais si on veut attirer les jeunes demain en montagne, il va falloir accepter de ne pas faire d'argent sur leur dos, aussi.



« L'enjeu, c'est quoi ? C'est faire revenir des jeunes en montagne parce que c'est le renouvellement de la clientèle. Ce n'est pas simplement un enjeu économique, c'est aussi un enjeu sociétal, parce que si on veut que, demain, les gens qui habitent en ville comprennent et intègrent tous les enjeux sur les espaces naturels, à un moment ou à un autre, il faudra bien qu'ils aient approché le milieu montagnard. Or, l'entrée, à l'évidence, se fait par le ludique... »

Michel BOUVARD,
député

Guy CHAUMEREUIL – Dans un instant, nous donnerons la parole à Michel BOUVARD qui vient de nous rejoindre, tout juste arrivé de Paris. Thierry REPENTIN ?

Thierry REPENTIN – Oui, ce que je souhaiterais dire, tout en étant un pratiquant plutôt ... puriste, c'est que, je crois, il faut faire attention à ne pas faire perdurer dans l'idée de nos concitoyens – et tout particulièrement des jeunes – qu'il y a une montagne attractive et ludique (celle de l'hiver) et rébarbative et avec le goût de l'effort (pour l'été). Et je prend un exemple de communication : combien de grandes stations font des événements médiatiques l'hiver en invitant celles et ceux qui sont dans ce qu'on appelle les magazines « people » ? Et pourquoi ? Parce qu'ils sont, à l'égard de la population et des jeunes, des référents. Ces mêmes grandes vedettes à qui, pour le coup, on paye le transport, le séjour, voire même l'entrée en boîte de nuit le soir. Les mêmes que l'on retrouve à l'occasion d'événements l'été... mais où ? A la mer ! Et donc il y a une destination ludique et fun l'hiver, qui est la montagne, et une autre qui est ludique et fun l'été, qui est la mer. Il faut lutter contre ça.

Alors, ce n'est pas facile, il faut des vecteurs et il faut des passeurs. Il y a des passeurs humains, tout le monde a bien compris l'importance des professions de la montagne, des associations, etc. Mais il faut aussi, du même coup, à ces passeurs, des supports pour les aider à faire venir les jeunes à la montagne. Et moi je ne crois pas qu'en développant un certain nombre d'activités, notamment en pied de station – dont les puristes peuvent dire qu'elles dénaturent le monde de la montagne –, je ne crois pas qu'en développant ces activités, on aille à l'encontre des valeurs de la montagne. Tout à l'heure, on a dit : « Le VTT de descente, ça explose. » Bon, c'est un épiphénomène, quantitativement parlant. Mais notre interlocuteur disait aussi : « Est-ce que je dois dire que c'est une activité de montagne ? » Oui, bien sûr, c'est une activité de montagne. Au même titre que l'accro-branche, le canyoning ou les via ferratas ! Tout autant de vecteurs qui peuvent servir d'accroches pour découvrir l'autre montagne. Et si, à l'occasion de ces activités-là, on programme aussi, au cours du séjour, la découverte de ce qu'on appelle, nous, la « vraie montagne », avec une nuit ou deux en refuge, qui sera effectivement inoubliable pour ceux qui auront eu la chance, et bien tant mieux ! Et nous, politiques, on peut aider à cela, dans le partenariat avec les professionnels de la montagne, qui doivent nous dire : « On est prêt à s'engager dans ce type de développement d'activités », y compris sur de l'investissement comme on l'a fait sur la montagne d'hiver, sur des activités de cette nature l'été, et y compris dans l'accompagnement des associations ou des fédérations qui travaillent à destination des jeunes.



La montagne sur Second Life ?

Guy CHAUMEREUIL - OK. Michel BOUVARD, je rappelle que, dans un instant, vous serez également dans l'autre table ronde sur les refuges. Vous êtes co-président du comité de Massif. Un petit rappel, peut-être, de ce qu'est ce Comité ?

Michel BOUVARD - Oui, précisons d'abord que ce comité de Massif réunit maintenant toutes les Alpes. Il est co-présidé avec le Préfet de région PACA. Donc, par un représentant de l'Etat « administratif » et un représentant de l'Etat « électif ». Et avec une composition qui en fait d'ailleurs une originalité dans l'organisation publique de notre pays, puisqu'on a dans ce comité de Massif des représentants des élus – de toutes les strates d'élus (les communes, les conseils généraux, les parlementaires) –, des professionnels – aussi bien les professionnels du tourisme, de l'agriculture, etc – et les milieux associatifs – dont les structures, les associations à vocation environnementalistes, les grandes fédérations sportives. C'est ce qui a permis d'élaborer, dans les meilleures conditions, le schéma de Massif qui est, en quelque sorte, un schéma directeur, un fil rouge sur lequel devrait se raccorder l'ensemble des politiques publiques, mais aussi l'action des associatifs et des particuliers. Et le débat que nous avons ce matin, c'est un débat qui a été au cœur des réflexions du comité de Massif.

Sinon, je ne voudrais pas forcément répéter des choses qui ont sans doute été dites avant que je n'arrive, mais je crois, en tout cas, dans le domaine qui est évoqué aujourd'hui, qu'il faut d'abord regarder les choses telles qu'elles sont et en particulier être conscient de l'urbanisation et de la judiciarisation de la société. 80% d'urbains en France aujourd'hui, mais 80% d'urbains qui ne sont pas... les urbains d'il y a 30 ans. Parce que ceux-là continuaient d'avoir leurs racines dans la montagne, dans la campagne, ils avaient une vision des choses, une véritable filiation avec le rural. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Et si l'on veut voir ce que ça donne au niveau des pratiques touristiques, allons en Grande-Bretagne : ils sont urbains depuis 5 générations. Et vous verrez quelle est la nature de la pratique du milieu naturel en Grande-Bretagne, qui est une pratique... de resorts, d'espaces fermés, etc. Alors, ça ne veut pas dire qu'il faille aller obligatoirement dans ce sens-là, mais c'est un fait incontournable. Deuxièmement, la judiciarisation et l'hyper-réglementation. Les deux sont fatalement liées. L'enjeu, c'est quoi ? C'est faire revenir des jeunes en montagne parce que c'est le renouvellement de la clientèle. Ce n'est pas simplement un enjeu économique, c'est aussi un enjeu sociétal, parce que si on veut que demain les gens qui habitent en ville comprennent les problèmes auxquels sont confrontés ceux qui habitent en montagne, si on veut qu'ils comprennent et intègrent tous les enjeux sur les espaces naturels, à un moment ou à un autre il faudra bien qu'ils aient approché le milieu montagnard. Or, l'entrée, à l'évidence, se fait par le ludique.

Alors, Thierry REPENTIN disait – si je schématise – pour un jeune, la montagne, c'est « été barbant, hiver fun. ». Et surtout, été mer, et hiver montagne. Sur l'hiver, pourquoi les choses, finalement, se sont bien passées du côté des jeunes, ou, en tout cas, pourquoi sont-elles moins compliquées ? Parce qu'en fait, le produit neige a évolué : le ski était en déclin et ce sont les nouvelles glisses qui ont ramené les jeunes, ont touché d'autres clientèles. Ce



phénomène de nouveaux produits, on ne l'a pas eu sur l'été. Sur l'été, il y a un peu le VTT, mais globalement, on est resté sur une pratique de la montagne assez traditionnelle. Et donc moi, mon sentiment profond, est qu'on n'arrivera pas à ramener du monde – et particulièrement des jeunes – si on n'accepte pas d'avoir un certain nombre de sas, d'avoir un certain nombre de lieux d'entrée pour les attirer, en sachant bien évidemment qu'il faudra ensuite s'efforcer d'entreprendre en quelque sorte une éducation à la montagne ou une pratique de la montagne telle que celle qu'a pu l'avoir encore notre génération et telle qu'on l'idéalise bien souvent. Mais cette porte d'entrée, elle est obligatoire. On sera obligé de passer par des choses plus pratiques du côté des jeunes et également dans les supports de communication, d'accepter d'aller sur des choses qui peuvent nous paraître invraisemblables. Pourquoi pas demain un site montagne ou une station de sports d'hiver sur Second Life. Sur Second Life, il y a des îles. Il n'y a pas de montagnes ! C'est un signe, tout de même. Et cela draine du monde... qu'on aimerait bien voir venir chez nous.

Louis-Marie LAIRET – Oui, pour poursuivre la réflexion, je voudrais tout d'abord préciser qu'à l'UCPA, on est sur l'hiver et l'été. L'hiver, on n'est pas d'un optimisme délirant non plus. On a quand même un très net tassement de la fréquentation des 18-25 ans. On arrive à tenir le choc avec les mineurs, mais en descendant jusqu'à 7 ans, parce qu'on sait qu'à cet âge-là, les parents ne donnent pas trop le choix. Bon, maintenant, vous connaissez grosso modo les chiffres : on est passé de 10 millions de skieurs français à 5 millions de skieurs qui ont été masqués par l'arrivée de 3,5 à 4 millions de skieurs étrangers. Donc, on a quand même fortement perdu en fréquentation française. Donc, ça veut dire qu'il faudra aussi se poser la question de la montagne hivernale et des jeunes. Nous, UCPA, qui sommes en plein dedans, je peux vous dire qu'on ne fait pas les malins là-dessus actuellement. On est vraiment en train de se demander comment on va pouvoir justement relancer la dynamique. Parce que les nouvelles glisses – M. BOUVARD, j'ai bien entendu et je sais que vous nous soutenez dans notre développement à l'UCPA –, mais ça y est, on commence à les avoir dans le rétroviseur. Elles ne sont plus devant nous. Donc, on est quand même inquiet.

Guy CHAUMEREUIL – Juste une confirmation dans la salle ?

Favoriser l'émergence d'une pratique leader

Intervention non identifiée - Bonjour. Je suis désolé de vous couper mais je suis vraiment d'accord avec vous. Ce phénomène de baisse de fréquentation est vrai sur l'été et sur l'hiver. Il y a quelques années, le ski fonctionnait bien, on était dans une logique de mono-discipline. Aujourd'hui, ça ne fonctionne plus parce que justement, les gens aspirent à des pluri-disciplines. Donc c'est pour ça qu'on développe d'autres activités l'hiver. Pour l'été, il y a énormément d'activités, mais il n'y a pas de discipline leader. Aujourd'hui, pourtant, il y a une discipline qui sort du lot mais les stations de ski ne la supportent pas, c'est le VTT. On a toutes les infrastructures – remontées mécaniques, pistes, personnel –, mais on ne soutient pas cette pratique. Donc, on ne peut pas attirer la masse, étant donné qu'on n'a pas de discipline leader pour faire vivre le reste. Et sur l'hiver, on arrive dans la même situation où on avait des disciplines leaders et des disciplines alternatives qui sont arrivées comme le



snowboard et le ski freestyle, mais les stations ne soutiennent pas suffisamment non plus ces disciplines. On ne développe pas les infrastructures style snowpark, donc ces disciplines sont en recul. Et en fait, l'ensemble de la fréquentation hiver/été est en chute libre. On le sait, mais on ne réagit pas. Ça fait 10 ans qu'on le sait.

Louis-Marie LAIRET - Merci pour la remarque. Ce que je voulais dire par rapport à ce que disait Olivia tout à l'heure... lorsqu'elle parlait d'une certaine approche de la montagne, moi je ne conteste pas du tout l'approche que fait Olivia, bien au contraire. Simplement, il ne faut pas qu'on se fasse peur avec le mot « produit », ne nous faisons pas peur avec le mot « marché ». Lorsqu'on va sortir de cette salle, on va bien reprendre nos habitudes de consommateurs et on va être sensibilisé par le produit, par le prix, par la communication et on va aller peut-être dans un petit commerce ou dans une grande surface. Les jeunes à qui on a affaire sont dans cet environnement de marché, sont dans cet environnement qui ne dit pas son nom, mais qui est un environnement de marketing. Donc, n'ayons pas peur des mots, utilisons-les et par contre ramenons-les à la montagne. Ce que fait l'UCPA par rapport à ça ? Je crois qu'on s'inspire assez bien du phénomène de segmentation qui a été décrit hier². Et quand Olivia parlait d'une certaine catégorie de personnes qui approchaient la montagne avec un côté quand même assez puriste, assez traditionnel mais au sens propre du terme, ce n'est pas du tout ce qu'on conteste, mais ça concerne seulement une des catégories.

Donc la segmentation qui nous a été proposée hier et qui est à peu près celle de l'UCPA, c'est de dire : dans les grandes masses – bien sûr, tout est discutable, on pourrait rester 15 jours à faire un débat là-dessus –, on a affaire à deux catégories principales de jeunes : la première souhaite prendre du plaisir dans un effort constant, la seconde, prendre du plaisir immédiat. Maintenant, ces deux gros « pavés », vous les segmentez verticalement et vous dites : parmi ceux qui veulent faire de l'effort constant ou de l'effort immédiat, il y en a qui sont plutôt dans une logique de montée. Ils vont faire des sports qui montent. Et puis vous avez l'autre partie, qui va faire des sports qui sont plutôt dans le sens de la descente. Une fois que vous avez ça, ça vaut ce que ça vaut, mais ça permet à peu près de situer les gens. Et là donne quoi, au final ? Ça donne qu'effectivement on a quatre grosses catégories de pratiques : une première catégorie composée plutôt de pratiquants qui vont rechercher la constance de l'effort dans la montée – donc on est sur une montagne traditionnelle dans laquelle on a besoin de guide, d'accompagnateurs... Et là, effectivement, il y a de la valeur ajoutée pour la technique par rapport à la découverte de ce qu'on va pratiquer. Deuxième catégorie, toujours dans le sens de l'effort, mais qui va dire : « Moi, l'effort ça me va bien, mais je ne veux pas le faire dans ce sens-là. Je veux le faire dans le sens de la descente. ». Et là aussi, on va quand même avoir besoin de technique. Et dans cette catégorie, on va retrouver les pratiques d'eau vive, de sports aériens, de VTT. On a bien affaire encore à une catégorie de personnes qui sont sportives, qui veulent faire de l'effort, mais qui ne veulent pas faire de l'effort dans le même sens. Et ceux-là, on ne peut pas les isoler, ils font partie de l'environnement. Est-ce que les stations les prennent suffisamment en compte ? Je n'en suis pas sûr. Je discutais hier avec un jeune qui était consultant pour des communes par rapport

² NDLR : un atelier MITRA avait lieu, la veille, sur le thème de la montagne d'été à Chambéry.



aux aménagements de VTT, même s'il y a certaines communes qui ont fait des efforts, on est très loin, très loin de ce qui peut se faire à l'étranger. Très loin.

« A nous d'être imaginatifs ! »

Louis-Marie LAIRET,
UCPA

Maintenant, prenons ceux qui veulent rechercher un plaisir immédiat. Là, je crois qu'on doit faire un effort. On doit faire un effort d'abord pour ceux qui veulent monter, leur proposer des produits qui sont plus allégés. Ceux-là vont toujours découvrir le plaisir de la montée, mais on va alléger l'effort. A nous d'être imaginatifs. Enfin, pour ceux qui veulent un plaisir immédiat mais qui le recherchent dans la descente, on a le VTT, mais il n'existe pas aujourd'hui en France, à part peut-être aux Gets, mais c'est quand même difficile, de pistes qui donnent une sensation de vitesse et soient, en même temps, parfaitement accessibles. Ça n'existe pas sur le massif alpin. En tout cas, s'il y en a une, je veux bien prendre ma voiture et la visiter avec vous pour voir comment on pourrait l'utiliser. Donc tout ça veut dire que l'approche qu'on va avoir pour, justement, comme le propose Guy CHAUMEREUIL, « sortir par le haut » et ne pas sortir de cette salle avec un petit nuage noir sur la tête, c'est de dire : « Oui, on peut faire revenir les jeunes à la montagne, mais à condition aussi qu'on accepte que la montagne ne soit pas monolithique et qu'il y ait une véritable segmentation. ». Maintenant, ça reste, bien évidemment, conditionné par la réglementation et on ne peut pas la balayer, comme ça, d'un revers de main. Elle existe, mais on peut la changer. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir – et là je m'adresse à la fois aux élus et à l'administration – quels sont les textes qui sont issus d'administrations et quels sont les textes qui sont réellement issus de la part des élus. Je doute fort quand même que les politiques aient mis un fusil dans le dos de Jeunesse et Sports pour leur dire : « Ecrivez ces textes ! »

Je suis par contre persuadé que les gens de Jeunesse et Sports ont dit : « Là, pour palier les accidents, pour ne pas avoir d'ennuis durables, il faudrait peut-être faire passer ces textes. » J'exagère un tout petit peu, mais c'est intéressant qu'on lance le débat là-dessus. Parce que finalement, si on ramenait aujourd'hui la réglementation des années 1950 et qu'on la mette en place pendant dix ans et qu'on observe concrètement ce qui se passe : vous croyez qu'il y aurait un vrai changement ? Vous croyez qu'il y aurait véritablement des bouleversements en termes de sécurité, en termes d'accidents ? Je n'en suis pas sûr. Ça n'a jamais été mesuré.

Communiquer ensemble

Dernière chose, quand même. Il faut qu'on ait une communication qui soit cohérente. Hier, on nous disait : « On ne peut pas communiquer sur ce qu'on n'est pas. » Donc déjà, lorsqu'on est dans une station, les différents acteurs – les professionnels de la montagne indépendants, les professionnels des collectivités, les hôteliers, le tourisme social, les élus, etc. –, mettons-nous autour d'une table pour avoir une communication cohérente. Tout le monde veut faire tout, ça ne ressemble à rien, il n'y a plus une seule destination, plus un seul territoire qui ait une identité. On va me dire : « Mais si, Pralognan a une identité. Chamonix a



une identité. » Certes. Mais vu de la Garenne-Colombes, je n'en suis pas si sûr que ça. Donc je pense qu'on a vraiment intérêt, aussi, à se réunir pour travailler sur des identités communes de manière à ce que l'Arc alpin soit identifié comme une succession d'identités visibles dans lequel l'ensemble des consommateurs pourront s'y retrouver. Faisons le pari de dire : « On va communiquer ensemble. » Faisons le pari de faire un effort sur les prix. Et pour les stations, faisons un vrai pari d'aller voir la Compagnie des Alpes pour leur dire : « Vous avez travaillé dans les stations, c'est bien, on vous en remercie pour l'hiver. Maintenant, même job pour l'été ! »

Guy CHAUMEREUIL – Bien, merci à toutes et tous de nous avoir fait part très sincèrement – une franchise tout à fait remarquable ! – de vos analyses, de vos convictions et même de vos doutes sur cette problématique. Vous le savez peut-être déjà, la Grande Traversée des Alpes et l'UCPA ont souhaité lancer, en 2008, une vaste réflexion sur ce thème dont ce débat, co-organisé avec la Fédération française des clubs alpins français, constituait aujourd'hui une avant-première. Cette initiative rencontre d'ores et déjà tout l'intérêt du comité de Massif et de la Délégation interministérielle à l'aménagement et à la compétitivité des territoires, la DIACT dont je salue ici même les représentants. Et nous souhaitons donc y associer, dès le début de l'année prochaine, tous ceux qui, à un titre ou à un autre, se consacrent à la fois aux jeunes dans leurs comportements et leurs attentes en matière de loisirs et au développement de la montagne.



Liste des participants

Marie AMELINE

Journaliste à France Bleu Pays de Savoie et Chroniqueur montagne de France Info.

Hugues BEESEAU

Directeur de la Mission d'ingénierie touristique Rhône-Alpes (MITRA).

Michel BOUVARD

Co-président du comité de Massif et Député de la Savoie.

Bruno BRET

Directeur du cabinet AGC Consultants.

Gilles CHAPPAZ

Directeur adjoint de l'association la Grande Traversée des Alpes.

Guy CHAUMEREUIL

Directeur de l'association la Grande Traversée des Alpes.

Claude COMET

Savoie Mont Blanc.

Guy FABRETTI

Directeur départemental de la Jeunesse et des Sports de Savoie.

Dominique GIARD

Responsable du pôle Découverte-Aménagement du Parc National de la Vanoise.

André GILBERTAS

Président de Montanea.

Louis-Marie LAIRET

Directeur du pôle Montagne de l'UCPA.

Cédric LARCHER

Créateur du site Internet kairn.com.

Olivia NAFTEUR

Directrice de l'association « En passant par la montagne ».

Julien REBUFFET

Membre du syndicat des Moniteurs de VTT.

Thierry REPENTIN

Sénateur de la Savoie.

Noël TERROT

Adjoint au maire de Fontaine (38).

Luc THIBAL

Conseiller technique régional de la Fédération française des clubs alpins et de montagne (FFCAM).





Grande Traversée des Alpes

14 rue de la République - BP 227 - 38 019 GRENOBLE Cedex

Tel : 04 76 42 93 51 - Fax : 04 76 42 87 08

www.grande-traversee-alpes.com